BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES
ET
COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES



N°s 53-54 - Février 1969

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

COLLÈGE DE FRANCE
11, place Marcelin-Berthelot
PARIS-5e

COMPOSITION DU BUREAU

Correspondance administrative, scientifique et bulletin :
Mme F. LE CORSU, Cabinet d'Égyptologie, Collège de France, 11, place Marcelin-Berthelot, Paris-5e

Correspondance financière :
Société Française d'Égyptologie, Collège de France, 11, place Marcellin-Berthelot, Paris (5e).

Compte de chèques postaux :
Paris N° 2093-33.

Compte en Banque :
Crédit Privé, 5, rue Louis-le-Grand, Paris-2e
(Libeller les chèques à l'ordre de la Société Française d'Egyptologie).

REVUE D'ÉGYPTOLOGIE

Correspondance scientifique :
Cabinet d'Egyptologie, Collège de France
11, place Marcelin-Berthelot, Paris-5e.

Correspondance commerciale et commandes :
Librairie KLINCKSIECK, 11, rue de Lille, Paris-5e.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'ÉGYPTOLOGIE

Nos 53-54 - Février 1969

TABLE DES MATIÈRES

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

19 OCTOBRE 1968

La séance est ouverte à 17 h 10 sous la présidence de M. Georges Posener, président.

Compte rendu de la précédente assemblée générale :

En l'absence de M. Vercoutter, secrétaire, M. Leclant, vice-président, donne lecture du procès-verbal de la précédente assemblée du 21 octobre 1967, qui est adopté à l'unanimité.

Renouvellement de membres du Comité :

Sont réélus : Comte de Blacas, M. le professeur Cavaignac, M. le professeur Cerny, M. Edwards. M. Jacques Allier est élu en remplacement de M. Peytel, décédé. Le vote comportait 117 bulletins, dont un nul et deux modifiés.

Membres excusés :

Mme Billot, MM. les professeurs Derchain, Maystre, Schott, Vercoutter.

Présentation de nouveaux membres :

M. Jolly, Mme Kane, Mme Le Bertre, M. Moulin, Mme Sosso, M. Swets (d'Hilversum), Mme Tournié, M. Vallogia (de Genève).

Nécrologie :

M. le Président rend hommage à la mémoire d'André Peytel, président du Crédit algérien, qui était un des plus anciens membres de notre société et faisait partie de son Comité.

Il annonce aussi la disparition d'Alfred Léon Fontaine, ingénieur à la Compagnie du Canal de Suez, qui fut l'un des animateurs de la Société d'Études historiques et géographiques de l'Isthme de Suez et a publié plusieurs études sur les antiquités de cette région.

Nouvelles de la Société :

M. le Président annonce que le volume 20 de la Revue d'Égyptologie est sous presse et que les premières épreuves vont arriver incessamment. Le volume 21 est déjà en préparation. Avant ce tome paraîtra un fascicule d'Index des vingt premiers numéros de la revue, que Mme Le Corsu s'est chargée d'établir et auquel elle travaille depuis plusieurs mois.

Quant au bulletin, le numéro 52 est à l'impression et paraîtra bientôt.

RAPPORT FINANCIER DU TRESORIER

Exercice 1967-1968

DÉPENSES		RECETTES	
Secrétariat	319,36	Cotisations	9 783,63
Frais postaux	1 216,93	Vente bulletins anciens	2 747,65
Impressions et circulaires	4 065,03		
Réimpression bulletins anciens	6 533,75		
Remboursement à Klincksieck des *Revues d'Égyptologie* des membres bienfaiteurs.	1 535,10		12 531,28
Frais bancaires ..	2,50	Excédent de dépenses	1 141,39
	13 672,67		13 672,67

L'excédent de dépenses a été prélevé sur les réserves. En sorte que l'actif net ressort à :

Crédit privé	3 972,08
Chèques postaux	4 019,44
Espèces ou chèques bancaires	100,00
	8 091,52

Comme on le voit ci-dessus, le budget de la société s'est trouvé très obéré par les frais de réimpression de bulletins anciens. Ces

frais se sont élevés à 6 533,75 F, alors que leur vente n'a produit, à ce jour, que 2 747,65 F. De ce fait, l'actif net est tombé de 9 232,91 F à 8 091,52 F. Il ne pourra que s'améliorer en raison de la vente continue de ces bulletins anciens. Mais, pour le moment, le bilan est déficitaire.

M. le Président remercie M. Valeur de son rapport financier et insiste sur la nécessité d'attirer de nouveaux adhérents dans notre société et surtout des membres bienfaiteurs.

Communication :

Une communication était au programme :

Mme C. DESROCHES-NOBLECOURT : Abou-Simbel et son petit temple (avec projections en couleur).

La séance est levée à 19 heures.

ASSEMBLÉE ORDINAIRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

---

22 FÉVRIER 1969

La séance est ouverte à 17 h 10 sous la présidence de M. Georges Posener, président.

Compte rendu de la précédente assemblée ordinaire :

M. Jean Vercoutter, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la précédente assemblée ordinaire du 27 juin 1968, qui est adopté à l'unanimité.

Membres excusés :

M. Bassier, Mme Billot, M. Boyer, M. Coulon, Professeur Derchain, Mme Desroches-Noblecourt, M. Heerma van Voss, M. Koefoed-Petersen, M. Le Cam, Professeur Maystre, Docteur Ratié, Docteur Robine, M. Valeur, M. De Wit.

Présentation de nouveaux membres :

Mme Bellénis, Mlle Berlandini, Mlle Bonhême, Mlle Chadefaud, Mlle Chardon, Mme Charmelo, Mlle Derudder, Mme Durville, Duchesse d'Este, M. Gourlay, M. Nicolas Grimal, M. Gudolle, Mme Husson, M. Le Cam, M. Masanès, Mme Messiah, Mlle Neiman, M. Obenga, Docteur Omlin, Docteur Perrin, Mlle Rabu, M. Salamé-Sarkis, M. Sénéchal, Mlle Slingemeyer, Mme Sordoillet, M. Villain, Professeur Zaba, Bibliothèque du Musée égyptien du Caire, Institut allemand d'Archéologie du Caire.

Nécrologie :

La société a perdu un de ses membres les plus illustres. Charles Virolleaud, le grand orientaliste, s'est éteint à un âge avancé. On lui doit le déchiffrement de l'écriture alphabétique de Ras-Shamra ; il a édité et traduit les fameuses tablettes mythologiques d'Ougarit. Assyriologue, bibliste, persisant, il avait aussi des connaissances

étendues dans le domaine de l'égyptologie et c'est ainsi qu'il fut membre de notre comité.

Giuseppe Botti, qui fut professeur à l'Université de Rome, excellent démotisant, chef de l'école égyptologique italienne, s'est éteint en décembre dans sa ville de Florence.

Enfin, William Stevenson Smith, conservateur du Département égyptien du Musée de Boston, le meilleur spécialiste de l'art de l'Ancien Empire, est mort d'une crise cardiaque à son bureau de travail.

Nouvelles de la Société :

M. le Président annonce que M. Paul Valeur, trésorier de la société depuis quinze ans, a donné sa démission. Le comité de la Société française d'Égyptologie s'est réuni le 30 novembre 1968 pour procéder à l'élection d'un nouveau trésorier. M. Jean-Édouard Goby ,ingénieur civil des Ponts et Chaussées, qui fut pendant longtemps un des animateurs de la Société d'études historiques et géographiques de l'Isthme de Suez, a été élu à l'unanimité des suffrages exprimés.

Le tome 20 de la Revue dÉgyptologie est à l'impression. Nous attendons les deuxièmes épreuves. Ce volume paraîtra donc bientôt.

La situation se présente moins bien pour le bulletin, notre dernier conférencier ne nous ayant pas encore envoyé à ce jour le manuscrit de son exposé. Nous envisageons, par conséquent, la publication d'un fascicule double n° 53-54.

Communications :

Deux communications étaient au programme :

1. M. S. SCHOTT, membre de l'Institut, professeur émérite à l'Université de Goettingue : Le temple du Sphinx à Giza et les deux axes du monde égyptien (avec projections en couleur).

2. M. P. GRIMAL, professeur à la Sorbonne : Le dieu Sérapis et le Genius de Messala (avec projections).

La séance est levée à 19 h 15.

MEMBRES BIENFAITEURS, 1969

Baronne de BENOIST.

M. BECKER.

M. BRIOT.

Mme DREYFUS-SÉE.
Duchesse d'Este.
M. JOLLY.
M. KOEFOED-PETERSEN.
Mlle LAMY.
Mme de LONGUEVILLE.
Docteur OMLIN.
Professeur POSENER.
M. DELIOUX de SAVIGNAC.
Professeur SCHOTT.
Général TOULOUSE.
Professeur VERCOUTTER.
INSTITUT de PISE.

LE NOUVEAU SITE D'ABOU SIMBEL ET SON PETIT TEMPLE

CH. DESROCHES-NOBLECOURT

Le 22 septembre 1968, exactement 146 ans jour pour jour, après la rédaction, par Champollion, de la célèbre *Lettre à M. Dacier,* le gouvernement de la République Arabe Unie réunissait les représentants de quelque cinquante nations, qui avaient collaboré à ses côtés en répondant à l'appel de l'UNESCO pour la Sauvegarde des Monuments de la Nubie. Cet événement, qui marquera d'une pierre blanche les annales de l'égyptologie, a tenu effectivement en suspens l'attention des égyptologues depuis le 8 mars 1960. A cette date, de la tribune de l'UNESCO à Paris, son directeur général s'adressa au monde entier pour que presque 500 km de Nubie égyptienne et soudanaise ne disparaissent pas sous les eaux du lac de retenue du grand barrage d'Assouan (ou Sadd el-Aali), avant que les fouilles archéologiques nécessaires et le déplacement des sanctuaires religieux qui y avaient été construits ou aménagés, ne soient exécutés. Les festivités d'Abou Simbel sanctionnaient, en quelque sorte, toute l'aventure nubienne aux si multiples faces : au vrai, durant cette campagne, qui traversa tant d'épreuves pendant la période la plus mouvementée que le Proche Orient ait connue depuis des décades, c'est le nom d'Abou Simbel qui servit d'étendard. Aussi c'étaient les deux spéos de Ramsès et de Nofretari que, le 22 septembre 1968, le ministre de la Culture de la R.A.U., le Dr. Saroit Okacha, et le directeur général de l'UNESCO, M. René Maheu, allaient inaugurer dans leur nouveau site.

Formant un imposant promontoire, qui domine l'immense *Lac Nasser* d'où l'on voit la frontière du Soudan — vers Adindan noyée par les flots —, les deux mamelons de la montagne reconstituée évoquent à la fois des efforts surhumains et la sollicitude de ceux qui ont cru en la solidarité de ces nations réunies pour sauver un bien qui ne leur appartenait pas en propre. Ces deux vedettes mises à part, d'autres monuments ont été déplacés avant même que ne s'achève la sauvegarde d'Abou Simbel : le grand sanctuaire de Kalabcha, démonté, puis remonté à 60 km au nord de son site primitif par la République Fédérale d'Allemagne ; Bêt el-Ouali, extrait de son berceau de pierre au nord de Kalabcha et qu'une subvention des États-Unis d'Amérique a permis de réintégrer dans le rocher, proche du nouvel endroit où se dresse le temple de Kalabcha. Il faut aussi citer le charmant sanctuaire d'Amada, dont le sauvetage a été assumé par la France : pris en précontrainte dans un corselet d'acier, le temple a été placé sur une semelle de ciment armé et a été halé à travers le désert sur une triple voie ferrée, environ 4 km à l'Ouest et 60 km plus haut, suivant une orientation strictement identique à celle qui lui avait été donnée à l'origine. Tout près, au Sud même de ce site, la tombe de Pennenout a été reconstituée dans la montagne, grâce à un financement des U.S.A.

Trois sites principaux — qui dans quelques années seront de nouveau des oasis verdoyantes, baignées par les eaux du lac atteignant plus de 186 m au-dessus du niveau de la mer — ont été choisis pour recevoir des groupes de temples déplacés. Ainsi, bien au Nord du site où s'élevait jadis le temple ramesside de Ouadi es-Seboua, est-on actuellement affairé à réédifier, grâce encore à des subventions des U.S.A., le sanctuaire dédié par Ramsès II au dieu Amon, seul temple du pays de Ouaouat qui possédait encore son dromos quasiment intact. Dans ces parages, le gouvernement égyptien a également remonté le temple de Dakka — non loin de son lieu primitif — qui dominera une vaste zone de culture. Le sanctuaire de Maharraqa, ayant limité

jusqu'à présent l'extrême Sud du Dodekaschoene, a aussi dû être transplanté dans la même zone.

Le remontage de ces temples suit son cours et, bientôt, le grand sanctuaire de Derr, un hémi-spéos extrait de la chaîne orientale par les soins du Service des Antiquités de l'Égypte, sera reconstitué sur la rive occidentale du pays de Ouaouat. Tous ces travaux prestigieux, qui entraînèrent l'émulation de chaque équipe dans le désert, s'échelonnent donc le long de la nouvelle grève Ouest, pour aboutir au point le plus méridional, celui qui semblait le plus inaccessible et aussi le plus indestructible : le domaine de l'Horus de *Meha* et de l'Hathor *d'Ibchek*, l'Abou Simbel actuel.

Le majestueux profil de Ramsès, jaillissant de la montagne, a toujours constitué un impressionnant souvenir pour ceux qui abordent l'étude de l'art égyptien. Les masses gigantesques, proportionnées à ce point qu'elles traduisent à la fois le colossal le plus affirmé et l'extrême poésie, ont de tout temps évoqué les marches égyptiennes dans la Nubie conquise à la civilisation des pharaons. Aussi bien l'esprit devait-il se révolter aux tréfonds de lui-même à l'idée qu'un jour un pareil témoignage pourrait disparaître. Mais ce même esprit, qui tentait de dénoncer le danger d'anéantissement, se prenait à douter des possibilités de l'homme du vingtième siècle, sollicité par tant de problèmes matériels et d'exigences implacables, pour sauver ces montagnes sacrées d'un déluge susceptible de décupler les moyens d'existence de l'Égypte moderne.

L'intention de garantir tous les temples de Nubie de la submersion menaçante vit ses premiers pionniers dans notre cercle dès novembre 1954, au moment où les plans de construction du Sadd el-Aali furent définitivement mis au point. Il fallut six années pour préparer l'opinion à accepter pareille aventure et pour permettre au gouvernement de l'Égypte et à l'UNESCO d'élaborer les plans généraux de sauvegarde. Le 8 mars 1960, à l'appel du directeur général de l'UNESCO aux déclarations des gouvernements égyptien et soudanais, devait répondre,

bouleversante et prophétique, messagère d'espoir, la voix d'André Malraux.

Deux années avaient passé depuis ce moment, les chantiers de fouilles de multiples pays jalonnaient toute la Nubie, les équipes du Centre de Documentation sur l'Ancienne Égypte (C.E.D.A.E.) assuraient la presque totalité des relevés des temples, et les travaux de sauvegarde avaient déjà commencé pour certains sanctuaires. Mais la « bataille des projets » pour sauver les deux grottes jumelées d'Abou Simbel était loin d'être gagnée. Il avait fallu abandonner l'idée d'une digue en terre et enrochements, qui avait l'avantage de préserver *in situ* les deux spéos et, partant, de ne pas morceler le rocher dont on pouvait craindre la dislocation ; il aurait cependant fallu prévoir une surveillance contre les éventuelles eaux d'infiltration. On avait également dû écarter la surélévation des deux sanctuaires au moyen de vérins hydrauliques (440 pour les 265 000 t du grand temple et 94 pour les 55 000 t du petit temple), pour de nombreuses raisons techniques et financières. Ce dernier essai, parmi toutes les suggestions proposées, consistait à soulever les deux blocs creusés dans la montagne en les faisant flotter sur des semelles de béton, dans d'immenses et profondes écluses. Mais le temps pressait trop et le financement ne pouvait dépasser 36 millions de dollars. On fut donc contraint d'adopter ce que l'ont avait, avec pessimisme, appelé la « solution de détresse », c'est-à-dire le découpage des deux sanctuaires en des blocs de 30 t au maximum. Le 16 novembre 1963, un groupe international de soumissionnaires signa le contrat des travaux (il s'agissait d'entreprises allemande, italienne, suédoises, égyptienne et française : le « joint venture »). Ce projet devait devenir celui de l'espérance et, le 22 septembre 1968, il était celui de la victoire. Bien vite, la première partie du Sadd el-Aali étant terminée, les eaux allaient monter et, pour protéger les deux temples, dont le plus petit se trouvait à 120 m au-dessus du niveau de la mer, il fallut aménager une digue en palplanches qui devait ceinturer Abou Simbel sur une longueur de

372 m et une hauteur de 25 m au-dessus du niveau du fleuve. Pour maintenir ce paravent et s'opposer en grande partie aux infiltrations qui risquaient d'attaquer les deux temples au cours des travaux d'extraction, il fallut le consolider avec 96 000 m³ de sable et 276 000 m³ de roche. De plus, pour écarter du chantier les inévitables suintements, des stations de pompage, travaillant jour et nuit, drainaient les eaux. Le grès, malade en cet endroit, avait été traité, comme il continua de l'être, par des résines artificielles, principalement des polyesters, qui furent injectés partout où il fallait. Lorsqu'on en vint à décalotter le sommet des mamelons, afins de découper ensuite les temples pour les extraire par blocs de leur racine rocheuse, on couvrit complètement leurs façades. Si bien que le grand temple méridional de Ramsès, caché par 19 000 m³ de sable, présentait presque l'aspect qui était le sien en 1813, au moment où le voyageur suisse Burckhardt le découvrit, sans pouvoir néanmoins discerner si les colosses étaient debout ou assis. Après avoir creusé la montagne, les ingénieurs atteignirent les niveaux respectifs des temples : le plan de découpage prévoyait que le grand sanctuaire serait débité en 807 blocs et le petit en 235, sans tenir compte du cadre rocheux des façades au-delà de la surface sculptée, réparti en deux séries de 1 010 blocs et de 5 840 autres. Aucune de ces lourdes masses de pierre ne fut mise en caisse, ni sanglée, ni sujette à un frottement quel qu'il fût. Chacune fut munie de plusieurs barres d'ancrage en acier, cimentées profondément dans un trou et maintenues par des résines élastiques. D'immenses mâchoires métalliques, actionnées par des grues fixées à la paroi rocheuse et à la digue de palplanches, se refermèrent sur les barres pour élever les blocs, afin de les déposer sur les plates-formes de sable des camions qui amenaient les temples fragmentés au faîte de la montagne : là des kilomètres de routes bétonnées débouchaient vers un entrepôt gigantesque en plein air, dominé par un pont roulant. C'est de cet endroit que repartirent, quelques mois après, les blocs pour la reconstitution des temples dans leur emplacement définitif au sommet du rocher (pl. I, *a*).

Les spéos une fois remontés, il convenait alors de les recouvrir de leur calotte de grès. Mais la pierre disloquée, sans plus aucune cohésion dans sa masse morcelée, demandait des soins attentifs. Pour que les plafonds ne s'effondrassent pas, il fallait qu'une voûte les protégeât désormais d'une pesée trop lourde, et que la dalle de béton armé, à laquelle sont maintenant suspendus les blocs de ces plafonds, ne reçût pas de surcharge excessive. Sphérique à l'arrière, la construction, ainsi destinée à la protection, présente à l'avant un arc de cercle. Pour le grand temple, les ingénieurs, en plein été (58° de chaleur !) ont fait couler en ciment la plus grande voûte porteuse du monde. Elle enjambe à peu près 60 m et, à la clé, elle peut assumer une charge de plus de 20 t/m². Une station de contrôle à l'intérieur du grand dôme est aménagée pour surveiller les phénomènes de tension, de dilatation, de déformation (pl. I, *b*).

Enfin, il ne restait plus, après ces prouesses techniques de reconstitution des spéos dans une montagne artificielle où leur propre orientation vis-à-vis du Nil et du soleil avait été strictement respectée, qu'à masquer le découpage des blocs, détachés il y a un peu plus de trois années. Le Service des Antiquités de l'Égypte y porta tous ses soins : il est actuellement impossible de déceler la trace des joints qui relient entre elles ces pierres, tant les scies ont travaillé avec la netteté voulue, guidées par des techniciens aussi experts qu'admirablement conscients de leur responsabilité, et tant le travail de patine fut exécuté avec une parfaite dextérité.

La cérémonie d'inauguration, fort simple en elle-même, fut extrêmement émouvante. Elle rassemblait les représentants de diverses nations qui avaient participé au financement de cette sauvegarde, accueillis par la délégation du gouvernement de la République Arabe Unie, présidée par S.E. le Dr. Saroit Okacha, ministre de la Culture. Le Conseil exécutif de l'UNESCO, également convié, entourait son directeur général, M. René Maheu, auprès duquel le gouvernement égyptien

n'avait pas manqué d'appeler les pionniers de l'aventure, dont l'ancien directeur général de cet organisme, le Dr. Vittorino Veronese, et son ancien président de la Conférence générale, M. José de Berredo Carneiro : ces deux dernières personnalités avaient, à l'UNESCO, joué un rôle déterminant avec M. René Maheu, au moment où fut lancé l'appel à la Sauvegarde (pl. VII, *a*).

Après la lecture d'un chapitre du Coran, dont les phrases musicales résonnèrent sous la tente dressée près de celle qui abritait l'assemblée, au bord de la falaise, l'auditoire placé de telle sorte que d'un seul regard il pouvait contempler les façades des deux sanctuaires, entendit successivement les allocutions de S.E. le Dr. Saroit Okacha, du président Carneiro et du directeur général de l'UNESCO. On put alors revivre les grandes étapes de toute l'épopée : sa préhistoire où peu de gens croyaient au miracle, et pendant laquelle les efforts essentiels furent accomplis pour préparer le public à une telle entreprise et pour déterminer la coopération internationale. Certes, l'événement est de ceux qui marquent, non pas seulement pour l'égyptologue, dont ce devrait avoir été le souci le plus évident que d'œuvrer pour sauvegarder les reliques d'un passé auquel sa vocation lui fait consacrer la majeure partie de sa vie, mais pour l'être humain qui a été sollicité afin que soit conservé un des hauts lieux de l'histoire. Comme André Malraux le remarquait au moment où il faisait écho à l'appel, pour la première fois les nations allaient se réunir en vue de sauver un bien qui ne leur appartenait pas en propre, mais qu'elles devaient toutes avoir le droit de revendiquer comme une des racines de la culture du monde, leur commun héritage. Si cette foi a pu « soulever des montagnes », c'est qu'elle a rencontré la détermination de ceux qui pensent que la science, l'éducation, la culture, peuvent servir l'œuvre de paix. Ainsi donc, les paroles prononcées en ce jour d'inauguration par M. René Maheu, évoquaient-elles avec une courageuse grandeur l'objectif que, pendant presque quinze années, nous

avions tous tenté d'atteindre en donnant le meilleur de nous-mêmes :

« Nous sommes venus, ô roi, ajouter notre travail au tien pour préserver ta quête d'éternité. Employant des moyens que tu ne pouvais imaginer, mais ayant constamment à l'esprit tes intentions et tes rites, nous avons évidé la montagne, découpé les statues, les piliers et les parois souterrains, puis nous avons rebâti dans la lumière ce que tu avais creusé dans les ténèbres... Tes prêtres, tes architectes, tes maçons et tes sculpteurs, tes scribes et tes esclaves ne prirent pas plus de soin à réaliser la divinisation de ta gloire, que nous n'en avons mis, ô roi, à conserver ta terrestre présence. Grâce aux efforts de tous, te voici sauf, prêt à reprendre, intact, sur la barque d'Amon, ton voyage au long des siècles vers le soleil levant de chaque lendemain.

« Sache pourtant, ô roi, que ce qui nous a conduits vers toi des multiples horizons du monde, ce ne fut pas le souvenir de ta puissance..., ce qui nous a fait accourir, ô roi, c'est le sentiment de notre commune fragilité...

« Tu as mis ta vérité dans le culte des forces élémentaires de la nature, et nous avons fidèlement préservé, pour ta délectation, le parfait spectacle du jeu constamment pareil et constamment nouveau du divin soleil, du flot nourricier et de la terre maternelle, en leurs apports et leurs rythmes sacrés. Mais, le fait même que nous avons dû venir avec nos machines pour te sauver, prouve que l'éternité n'est pas plus dans le roc et dans le fleuve que dans les armes, que dans les dogmes. Nous avons pris ici la mesure de ces durées relatives.

« En revanche, nous avons découvert au fond de tes sanctuaires éventrés une vérité que tu n'as jamais soupçonnée, que nous te devons pourtant, parce que nous l'avons acquise à ton service, et dont il convient que nous te rendions grâce, ô roi, avant de repartir. C'est qu'il n'y a d'éternel dans les œuvres humaines, que ce qui a sens et valeur pour tous les hommes. Le seul travail d'éternité est l'acte de fraternité.

« C'est cette vérité, démontrée par notre passage, que nous confions désormais à ton auguste garde, seigneur de la Haute et de la Basse Égypte, pour la méditation de ceux qui viendront après nous rêver à tes pieds. A ceux-là, que nous ne verrons pas mais pour qui, en réalité, nous avons travaillé, raconte comment l'homme, un instant apparu dans son universalité, est venu en ces lieux quand les eaux menaçaient de te submerger, et comment, en ouvrant largement la montagne, il a pris tes colosses dans ses bras et les a portés sur le haut de la falaise, replaçant tout tel que tu l'avais choisi et voulu, afin que toi, fils de Rê, qui fus jadis la force, son orgueil et sa vanité, tu attestes désormais la fraternité, son désintéressement et sa splendeur ».

*
* *

Le Centre de Documentation et d'Étude sur l'Histoire de l'Art et de la Civilisation de l'ancienne Égypte (C.E.D.A.E.),

dont on sait qu'il fut fondé par l'UNESCO pour le gouvernement de l'Égypte[1] et qui fut un des premiers moteurs de la sauvegarde, avait pour rôle essentiel et premier le relevé scientifique des sanctuaires de Nubie. La documentation définitive de tous les temples est complètement assurée. Tout en entreprenant certains relevés de tombes et de temples thébains, il assume actuellement — avec l'aide du C.N.R.S. français (R.C.P. 80) — la nouvelle et intégrale publication des spéos et monuments construits maintenant déplacés. Les deux premiers tomes des *Mémoires du C.E.D.A.E.* ont été consacrés à la publication du petit temple d'Abou Simbel, creusé dans le grès au Nord du grand sanctuaire. Les relevés sont en fait l'œuvre collective des diverses équipes du C.E.D.A.E. collaborant avec les experts internationaux, pris en charge par l'UNESCO, ou envoyés auprès du C.E.D.A.E. par diverses institutions scientifiques étrangères. Ces documents, contrôlés, coordonnés, ont été réunis pour la publication par Ch. Kuentz et Ch. Desroches-Noblecourt, qui en ont fait l'étude archéologique, philologique et qui ont mis au point un essai d'interprétation dont on trouvera le résumé ici.

Le petit temple d'Abou Simbel a été choisi, pour figurer en tête de la collection, parce qu'il est unique en son genre. En effet, si l'on connaît l'existence d'autres rares sanctuaires dédiés à une Grande Épouse Royale (ceux de la reine Tiyi, connus par les ruines de Sedeinga ou encore par les reliefs des tombes amarniennes, nous apprennent que deux temples au moins lui furent consacrés), seul le petit spéos, que Ramsès fit aménager pour sa Grande Épouse favorite, Nofretari, nous a été préservé dans sa presque totalité. Son intérêt est donc considérable — et il était jusqu'à présent demeuré quasiment inconnu —, il peut être analysé, voire interprété, en tenant compte de la présence immédiate du grand temple au Nord, consacré à Ramsès déifié de son vivant.

Le concept du temple rupestre adopté par Ramsès II en

---

1. Cf. Ch. Desroches-Noblecourt, *Les Temples de Nubie et leur destin*, *BSFE*, 20, p. 11-20 et *Nouvelles d'Égypte et de Nubie*, *BSFE*, 23 p. 23-31.

Nubie, sous son aspect de spéos ou d'hémi-spéos, est certainement influencé par l'œuvre de ses devanciers de la XVIIIe dynastie, Hatchepsout en Égypte et Thoutmosis III en Nubie, puis Horemheb à la fois en Égypte et en Nubie. Mais ce concept est combien magnifié et amplifié dans le pays de Ouaouat ! A la surface nue de la roche, percés d'une porte particulièrement étroite, Ramsès II substitue une fastueuse façade devant laquelle on sent bien qu'il a voulu adapter la notion du pylône monumental construit, orné de colosses, dont nous pouvons être assurés que le type définitif avait été mis au point sous le règne d'Aménophis III.

Au reste, nombreux sont les détails qui, tout au long de l'étude de ces temples ramessides, permettent de déceler combien les innovations attribuées à l'époque amarnienne, bien souvent préparées durant l'ère de Tiyi, sont reprises et aménagées par le grand Ramsès. La façade du petit temple d'Abou Simbel ne manque pas pour autant d'une évidente originalité : pour la première fois, deux statues majestueuses d'une souveraine apparaissent ainsi réservées dans la roche qui, de chaque côté de la porte, présente, également sculptées dans sa masse, les images répétées de Pharaon. Rien n'égale le traité de la statue la plus septentrionale de la reine, qui surgit de la montagne, rayonnante de vie et de beauté. Et tout évoque la jeunesse sur ce qui subsiste des visages des souverains, principalement sur la statue du roi portant la couronne de Ptah-Tenen (pl. II)

Cette façade révèle encore bien d'autres détails que l'étude met en relief D'abord, la façon dont les architectes ont fait reprendre, avec un ciment de grès, tous les plans qui avaient été ébréchés pendant le travail dans la pierre trop friable, de même que les architectes avaient fait achever le fronton du temple par l'adjonction, grâce à ce même aggloméré des corniches des deux tours du pylône qui devaient flanquer la porte. Il faut aussi s'arrêter devant les deux statues de colosses royaux, entités très connues, puisqu'aussi bien à Qantir qu'à Thèbes elles ont laissé plusieurs témoignages. Ici, au Nord

et au Sud de l'ouverture, les colosses sont debout et portent, chacun, deux noms jumelés, réunissant ceux des quatre plus célèbres colosses de Ramsès II. A gauche, c'est-à-dire au Sud, Heka-taouy et Mery-Amon, à droite, c'est-à-dire au Nord, Rê-en-hekaou et Mery-Atoum. Ce sont aussi les quatre colosses qui, assis de toute leur majesté haute de 20 m, accueillent le visiteur pénétrant dans le grand temple Parmi toutes les autres particularités de cette façade où les images royales et princières, debout, semblent prendre le départ, il faut aussi noter la taille nettement plus élevée de la statue de l'extrême Sud : de la plante des pieds au front, là où la couronne commence, elle mesure exactement seize coudées de haut — la hauteur de l'Inondation lorsqu'elle atteint Hérakléopolis

A contempler le « pylône » de ce petit temple, bordé par une grève si étroite que, au moment où le Nil — au début du mois de septembre — arrive à son niveau le plus élevé, un mètre à peine le séparait des eaux, on conçoit alors son accessibilité maximale en cette période de l'année. Et ceci, d'emblée, permet d'exclure l'idée que jadis des compléments architecturaux avaient pu figurer devant la façade : le sanctuaire était en rapport direct avec le Nil. Enfin, le « tableau », gravé à l'extrême Nord de sa façade, nous permet d'apprendre que celui qui avait surveillé les travaux était le vice-roi de Nubie, Youni, tout au début du règne de Ramsès.

Temple de la jeunesse ! — le roi et son épouse, à l'intérieur même du spéos, forment partout un couple d'adolescents. C'est un temple qui présente sur sa façade — comme jamais auparavant — le roi et la reine entourés de leur progéniture. Si l'habitude fut prise dès Aménophis III de faire escorter les souverains de Malgatta par les filles royales, nous sommes ici en Nubie et c'est, pour Ramsès, l'occasion de mêler les princes et les princesses nés de la belle Nofretari (alors que sur la façade du grand temple ce sont les enfants des deux grandes épouses royales qui, avec la reine-mère, apparaissent). Pour le petit temple, on retrouve Rê-her-ounemef et le prince héritier,

Amon-her-khepchef, Mery-Toum et Mery-Rê, puis les princesses Henouttaouy et Merit-Amon, chacun figuré deux fois et, comme il se doit, le prince héritier est représenté auprès des colosses de son père, le plus proche de la porte d'entrée. Cependant, sans doute pour rappeler la coutume contractée déjà avant l'hérésie, les statues des princesses possèdent une taille plus élevée que celles des princes.

Lorsqu'on abandonne la partie visible du spéos, on s'aperçoit que Ramsès a tenu à marquer, dès l'entrée dans la grotte, l'atmosphère divine dans laquelle lui seul et son épouse préférée allaient maintenant baigner. Le petit spéos, dont l'architecture intérieure est, dans ses grandes lignes, réduite à trois parties nettement différenciées, montre d'abord une grande cour intérieure, ornée de six piliers carrés, ménagés dans la roche et portant, sur la face qui regarde l'allée centrale, l'image du sistre hathorique. Puis vient un large vestibule, sans aucune profondeur, au sol surélevé, communiquant avec la salle-cour par trois ouvertures, mais avec un seul escalier central. Deux petites chambres annexes, au Sud et au Nord de ce vestibule, sont munies de murs aveugles sans aucune ornementation. Enfin, une troisième partie très exiguë est composée par le saint-des-saints, dont l'axe est légèrement dévié vers le Nord par rapport au reste du temple ; sa porte semble n'avoir jamais eu de vantail (fig. 1)

En pénétrant dans le temple, on est littéralement saisi par le charme, la grâce, la féminité. Les souverains sont jeunes, leurs corps sont sveltes, les dieux et les déesses sont traités avec un canon allongé qui donne à leur corps l'élégance d'une fleur. Au reste, les plus belles plantes de l'Égypte, le lotus et le papyrus, sont à profusion placées dans les mains de Ramsès et de Nofretari, qui en font une offrande généreuse aux divinités assises sur leurs trônes archaïques. Ces dernières, vêtues avec simplicité, sont éclairées comme par une couleur d'or, cet ocre jaune persistant qui subsiste un peu partout où il a été peint. Les rouges également demeurent, mais les bleus et les

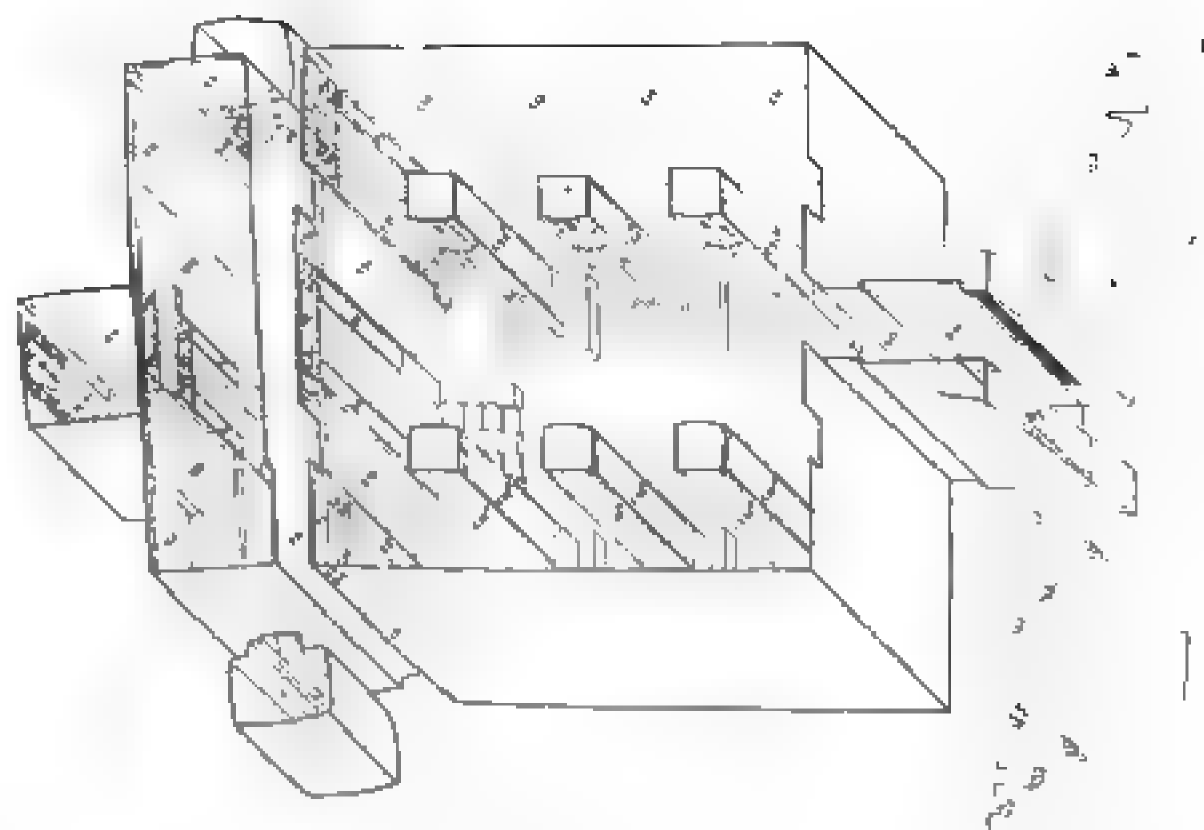


Fig 1 — Coupe axonométrique est-ouest du temple

verts se sont effrités et, seule, la base noire est là pour témoigner d'un éclat disparu. Les images des souverains et des dieux sont d'autant plus nobles qu'elles ont été réparties avec un rythme parfait sur un seul haut registre, qui recouvre presque entièrement les murs et les faces des piliers. Les textes qui les accompagnent sont d'une extrême sobriété : les noms du roi et de la reine, ceux des dieux et des déesses, suivis des épithètes essentielles, quelques titres de scènes résumées ou à peine commentées. Il faut, pour comprendre non pas les tableaux, mais leur enchaînement, faire appel à la théologie, aux légendes religieuses, aux concepts essentiels du dogme, afin de trouver le fil d'Ariane qui mène le visiteur de l'entrée au fond du saint-des-saints, et le fait revenir ensuite vers la sortie qui regarde le Nil. Ce fil d'Ariane, les différentes scènes nous aident à l'étirer et à l'orienter. Fait exceptionnel, dans ce temple dont les dédicaces de la façade et celles des architraves intérieures nous apprennent qu'il fut creusé dans la montagne par ordre de Ramsès pour son épouse Nofretari, la reine est parfois seule

face aux divinités. Il est vrai qu'elle se borne à jouer du sistre et à offrir des fleurs, ce que le roi fait également. Il est vrai aussi qu'elle ne s'adresse qu'à des divinités féminines, alors que pharaon aborde indifféremment un face-à-face avec les dieux ou les déesses. Mais la reine participe à ce dialogue sublime et si fréquemment que l'originalité du temple en est encore soulignée (pl. III)

Si, dans la première salle, le souverain est affirmé sur son trône par le don des sceptres que lui transmet Ptah, par l'imposition des couronnes, — le renouvellement du métier royal est encore confirmé par la présence d'Hathor, Ouêret-Hekaou, Hérichéef, Horakhty et enfin d'Amon devant lequel Ramsès, finalement, fait « remonter » Maât. Cependant que Nofretari, avec ferveur et grâce, se concilie Hathor de la montagne d'Ibchek et celle d'Héliopolis, Mout, dame du ciel, maîtresse de tous les dieux, et Anouket qui sait nourrir l'enfant-roi.

On assiste devant les murs et les piliers à un va-et-vient des dieux et des souverains, car, chose exceptionnelle, ces derniers ne sont pas, comme dans presque tous les autres temples, uniquement tournés en direction du sanctuaire vers lequel ils devraient toujours se diriger à la rencontre des dieux qui l'habitent. Ainsi, lorsque Ramsès reçoit les couronnes d'Horus et de Seth, qui apparaît ici dans ce temple pour bien marquer que l'ancêtre de la nouvelle gens royale se recommandait de son patronage, est-il figuré sur le mur méridional de la salle-cour comme s'il allait sortir du temple. De même, dans le vestibule, une des scènes les plus originales, celle de la déification de Nofretari, montre la belle épouse de Ramsès venant à la rencontre du visiteur (fig. 2). En revanche, sur les faces des piliers, sept divinités (les trois Horus de Bouhen, de Miam et de Baki ; Thot, Isis, Satet et Ouêret-Hekaou) sont figurées comme entrant dans le temple pour rendre visite à ses augustes maîtres.

Quand on quitte la salle-cour et que l'on pénètre dans le vestibule, on quitte aussi le cercle de la royauté et des saintes entités qui l'assurent et l'affermissent, pour se rapprocher davan-



Fig. 2 Les déesses Hathor et Isis divinisent Nofretari

tage de la « machine divine ». Comme toujours, dans ces temples de Nubie, principalement, Amon et les dieux du Sud figurent sur la partie méridionale du temple, alors que Horus et les dieux vénérés au Nord de la première cataracte sont sur les murs septentrionaux. Mais ce qui est maintenant davantage souligné, c'est le mystère qui va être révélé et qui devait se dégager dans la pénombre où toute vie semble élaborée. Le marécage couvert des immenses touffes de papyrus est évoqué au nord et au sud, au-dessus des portes conduisant aux petites annexes (pl. VI, *a-b*). Le roi et la reine y rendent hommage à la déesse Hathor, belle génisse sur sa nacelle de papyrus. Ensemble, cette fois-ci, ils occupent tout un panneau pour offrir une moisson de fleurs en gerbes et en bouquets montés, au tin-

tement du sistre de la reine, en direction de Taouêret, la Grande qui a enfanté tous les dieux (fig. 3). Dans la direction du sanctuaire, la reine rencontre cette Mère initiale, mais lorsqu'elle en sort, Hathor d'Ibchek et Isis, mère du dieu, lui

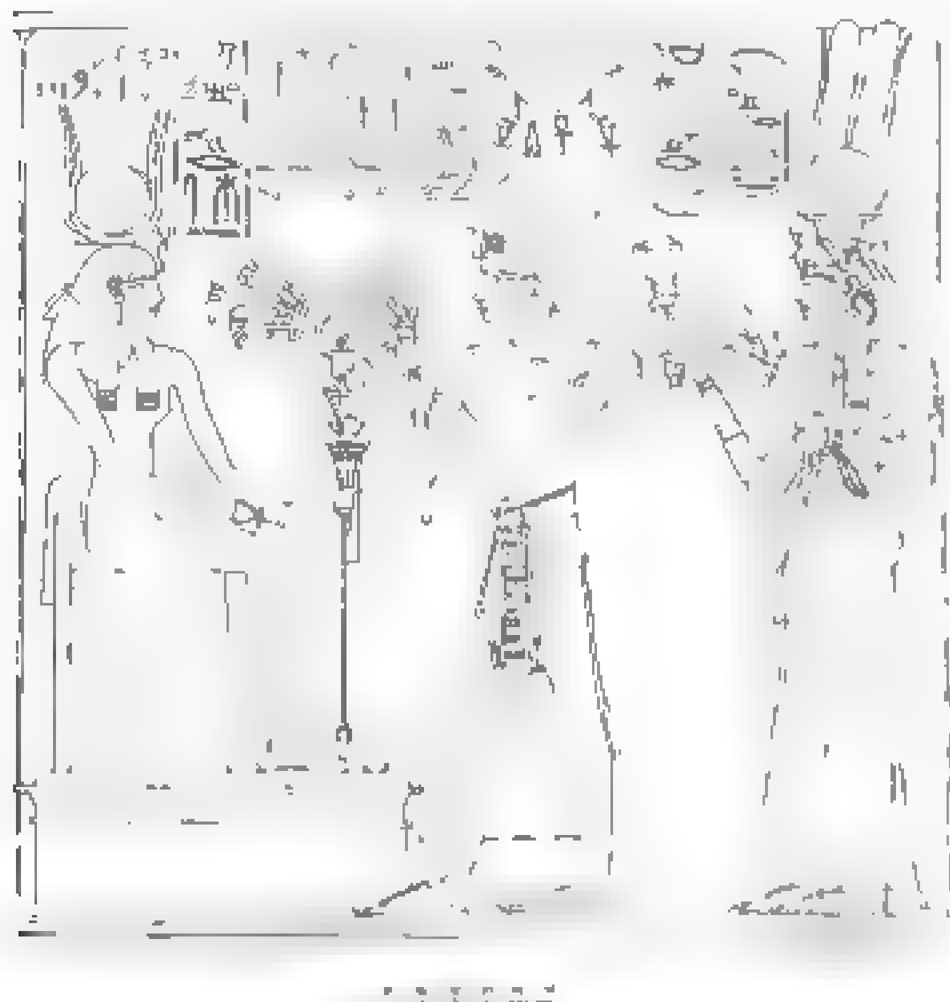


Fig. 3 — Ramsès et Nofretari font offrande à Taouêret

confèrent l'essence divine. Dans cette sorte de matrice, où toute gestation est possible, où tout enfantement se prépare, où le vert papyrus sert d'écran aux germes du monde, le roi, par deux fois, pour se rendre propice le Nord et le Sud du cosmos, offre le vin de l'ivresse, le vin qui rappelle le flot rouge de l'inondation, le vin que l'on répandait à profusion au moment de la crue, au moment de la fête *ouag*, qui ranime les morts, comme Hâpy ramène chaque année la vie à l'Égypte.

Mais cette crue du Nil doit être encouragée, provoquée, sollicitée et assurée par le souverain qui veille sur le pays et lui donne son abondance, en se confondant avec la force qui fertilise. Ramsès, plus que jamais, est « l'époux de l'Égypte », cette Égypte qu'il protège de tous les maux, cette Égypte à laquelle il assure la richesse. Sans doute faut-il voir dans ce mythe — vieux comme étaient immémoriales les origines de l'Égypte et qui se maintint jusqu'à la Basse Époque — du dieu qui vient chaque année au Jour de l'An, de ce couronnement chaque année célébré, de la crue bienfaisante, la raison d'être de certains sanctuaires érigés par les pharaons. Lorsque cette crue arrivait à Thèbes, on répétait les cérémonies du Jour de l'An, et le couronnement était réaffirmé. Mais la vague du Sud, il fallait aller la chercher, provoquer son arrivée bénéfique : tel était probablement le but du petit sanctuaire de la reine en Abou Simbel, dans lequel se produisait le mystère de la renaissance du roi apparaissant avec la première vague du nouveau Nil. Dans le saint-des-saints la reine est maintenant divinisée, elle est confondue avec la déesse locale, Hathor d'Ibchek. Épouse du roi, elle devient annuellement sa mère qui, sous la forme de la bonne vache, fit surgir devant elle l'image renouvelée du souverain. Dans le petit sanctuaire, Ramsès et Nofretari sont désormais tournés dans la direction même des dieux : aussi reçoivent-ils l'hommage que leur propre forme terrestre leur rend (fig. 4). Et c'est *avec* le Nil qu'ils ressortent de la grotte, car — et c'est une figuration orientée d'une façon exceptionnelle — de chaque côté de la porte du saint-des-saints, les deux silhouettes de Hâpy, l'inondation (dominées par les deux cartouches de la reine), n'entrent pas, comme dans d'autres temples, mais en *sortent*, tenant sur leurs mains un plateau qui symbolise toute la richesse offerte au pays (pl. VI, *c*)

C'est alors que le miracle se produisait et l'on pouvait attendre assurément, chaque année, l'arrivée du flot ainsi provoqué. Bientôt le niveau des eaux allait monter et, non loin de Napata, du fond du pays de Chas-heret, la Lointaine, cette déesse enragée, impétueuse, sans laquelle ni le démiurge ni



Fig 4 — Ramsès rend le culte à Nofretari et à sa propre image divinisée.

l'Égypte ne peuvent vivre, allait revenir sur les rives de la Terre Aimée Thot, le messager des dieux, était allé la rechercher *La Lointaine c'est l'inondation,* c'est cette eau promise — c'est Osiris retrouvé également —, c'est le retour de l'année au premier jour de laquelle Pharaon-Thot sur sa barque avait, seul, le droit de redescendre le cours du fleuve et d'anéantir les démons qui s'opposaient à la marche régulière du monde, acte symbolisé également par le percement des digues, pour que l'eau s'engouffre dans les canaux libérés et desséchés depuis plusieurs mois.

Peut-être est-ce pour cela que la scène traditionnelle du roi

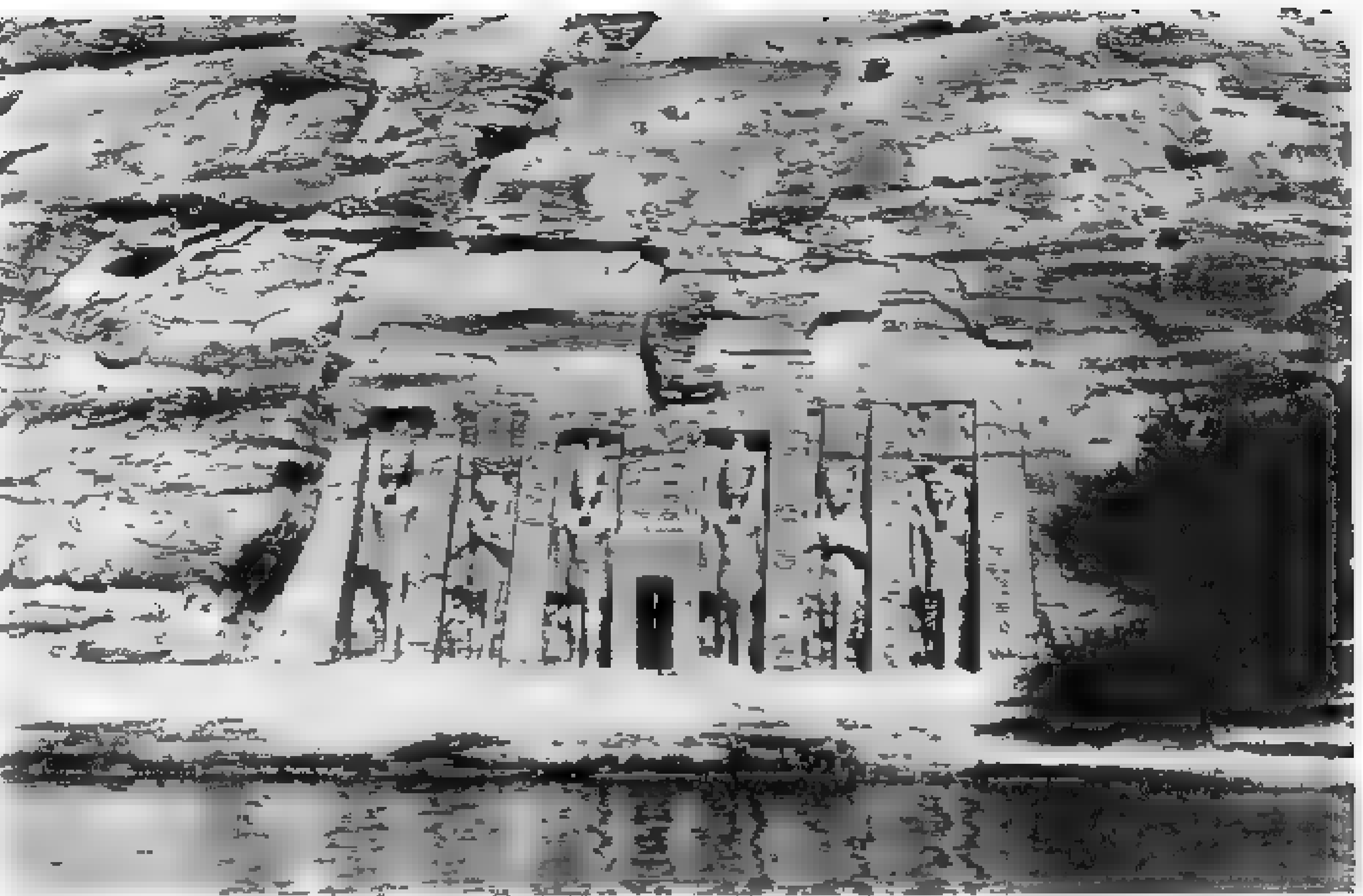


b Vue de l'ancien site d'Abou Simbel quasiment submergé et vue sur le nouveau site au moment de la construction des voûtes de décharge



a Les visages découpés des colosses de la façade du Grand Temple sont hissés au sommet de la montagne

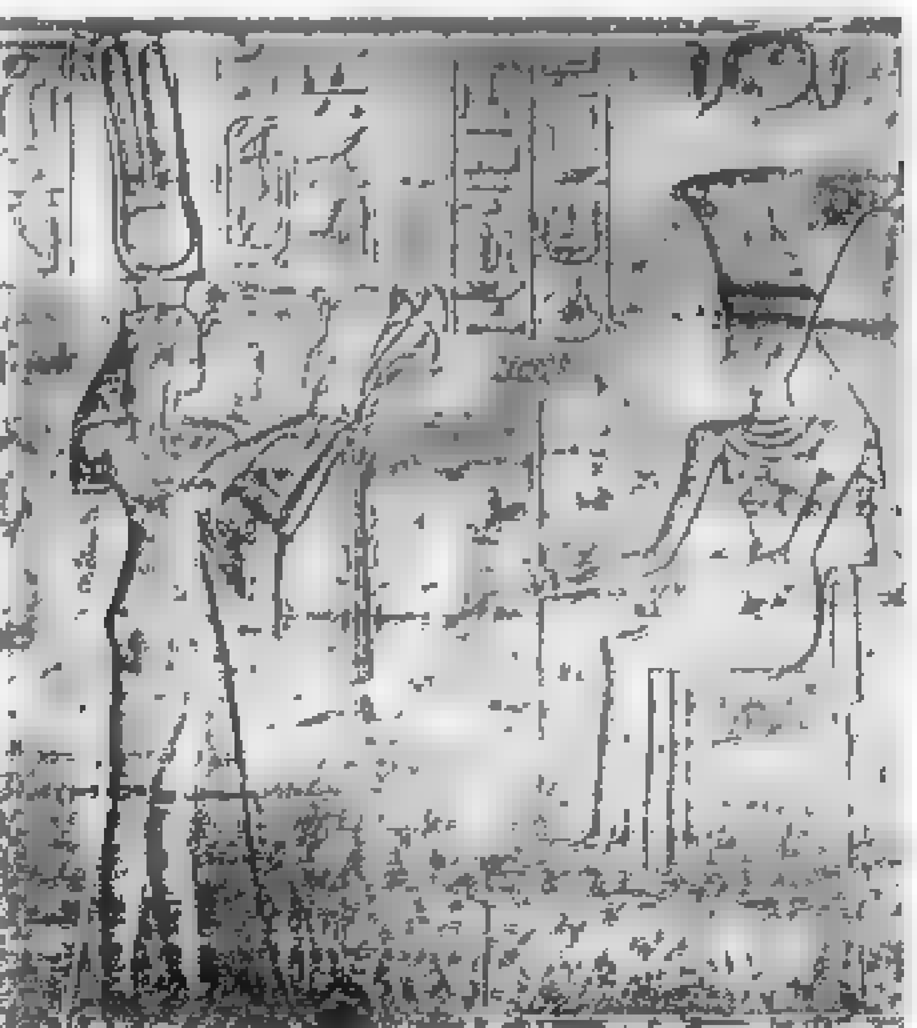
Planche II



Le petit temple d'Abou Simbel au cours de l'été avant sa surélévation

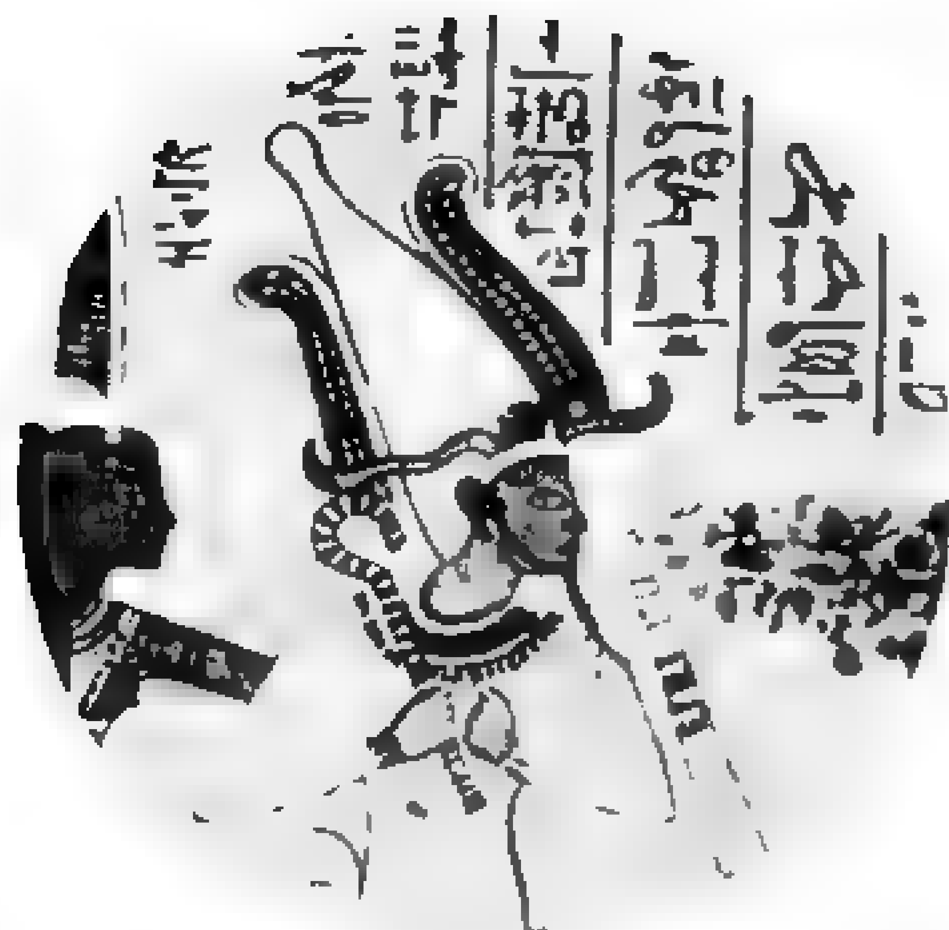
Planche III





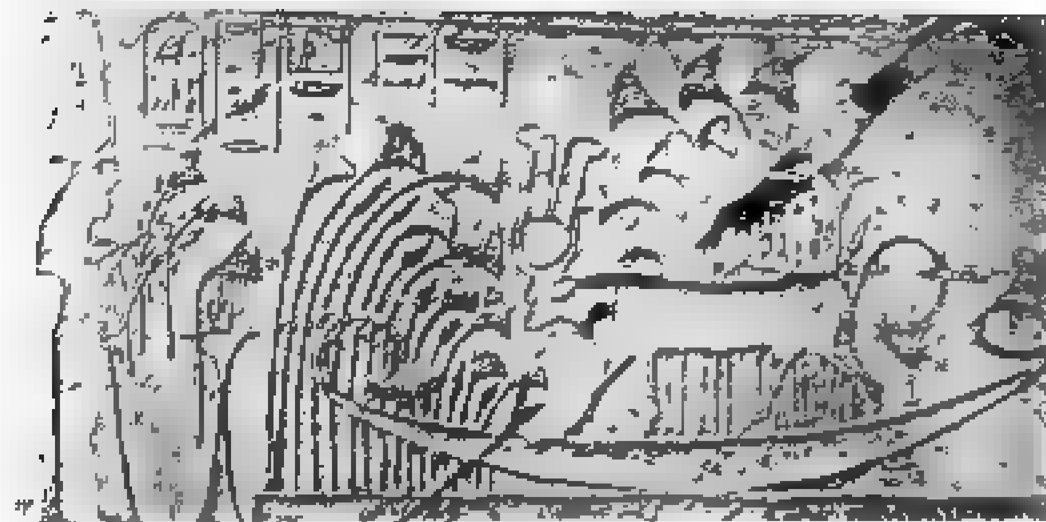
La reine sur les murs ou les piliers de la salle
cour, jouant du sistre ou offrant des fleurs





Scène finale du papyrus B.M. 10471 (A. W. Shorter, *Catalogue of Egyptian religious Papyri in the British Museum*, Pap. 10471, sheet 21) (photo A. Burges, Grosshesselohe, bei München).

En médaillon, agrandissement de la partie où l'on distingue un rameau de vigne se dirigeant vers le visage du dieu.

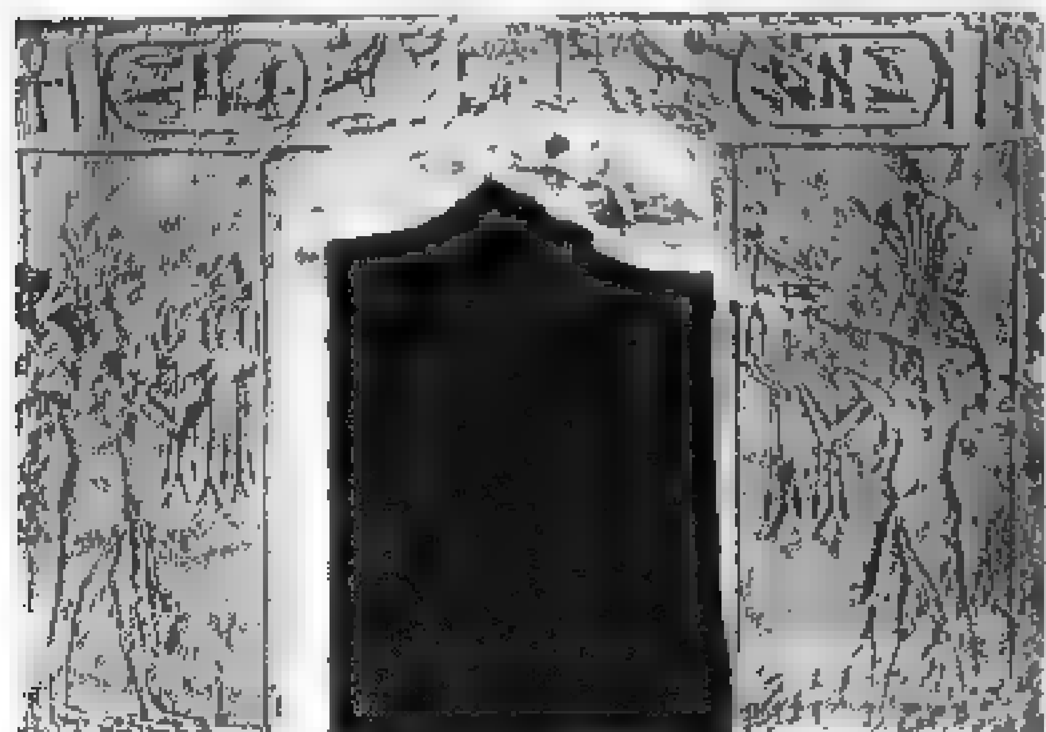


a



b

Ramsès et Nofretari offrant les végétaux à la vache Hathor, dame d'Ibchek vestibule du temple



c

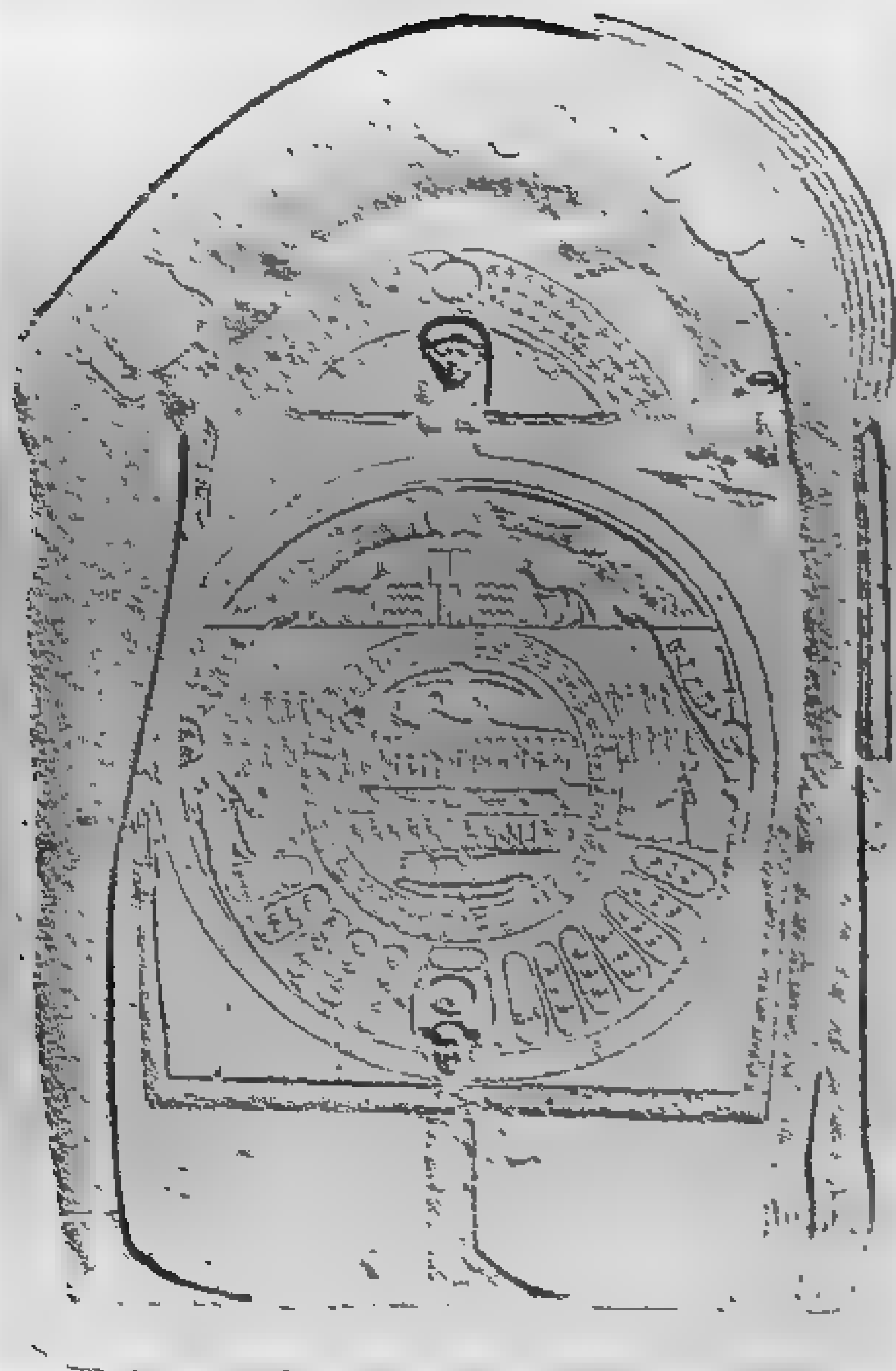
Les deux Nil Inondation sortant du Saint des Saints



a — Inauguration des temples d'Abou Simbel dans leur nouveau site. De droite à gauche : le prince Sadruddine Khan, M. de Barreto Carneiro, le ministre Saroit Okacha (au fond), et l'ancien directeur général de l'UNESCO, M. René Maheu et M. Veronese, pendant la lecture du Coran.



b — Le doyen des Orientalistes, Mgr Tisserant, représentant du Vatican, et le représentant de la France, le secrétaire d'État Yvon Bourges.



Représentation du monde sur le couvercle du sarcophage n° 14.7.1 du Metropolitan Museum of Art de New York.

détruisant, sur les pylônes des temples, les adversaires de l'Égypte, est représentée par deux fois en Abou Simbel à l'intérieur de la salle-cour, non pas seulement parce que la façade extérieure est occupée par les images colossales, mais aussi parce que, sur les murs intérieurs, le souverain semble sortir du fond du sanctuaire (fig. 5).

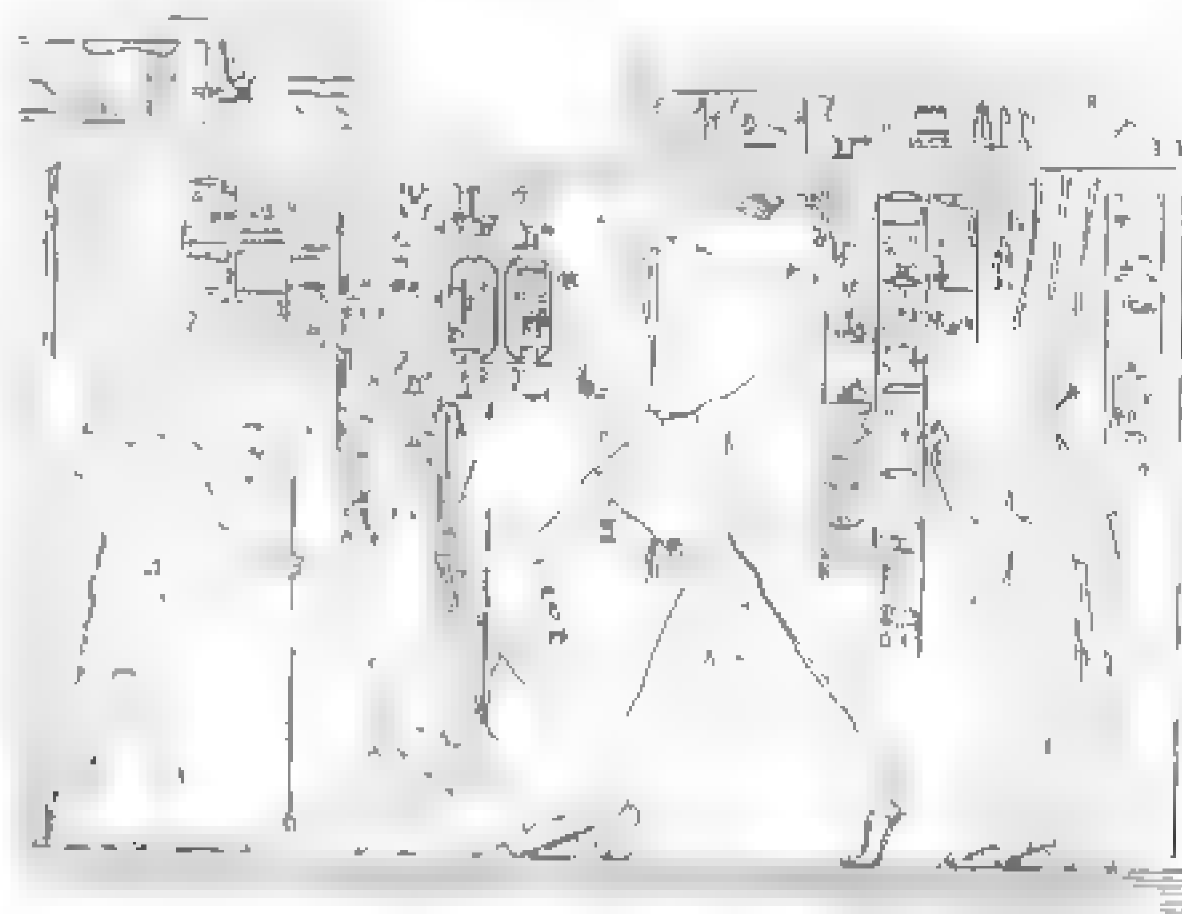


Fig. 5 — Ramsès anéantit l'adversaire du Sud de l'Égypte en présence d'Amon. Il est exceptionnellement accompagné de Nofretari

C'est, références en mains, qu'il faut suivre les suggestions proposées ici, et c'est également avec tous les arguments mis en avant qu'il faut réfléchir à cette interprétation pour permettre au lecteur de saisir complètement le message du temple. Pour approcher davantage encore le sens des spéos nubiens, auxquels Ramsès a consacré tant de soins, il faut également ne pas oublier que le siècle du grand roi a été, à quelques années près, celui du début de la dernière période sothiaque avant

l'ère chrétienne. Conférons *grosso modo* la date de 1313 à cet événement mémorable : il n'est pas surprenant que Ramsès se soit ingénié à travers tous ses écrits, comme on le sait, à rappeler que « dès l'œuf » il participait au gouvernement du pays. Il n'est pas étonnant qu'un phénomène aussi exceptionnel que le début d'une nouvelle période sothiaque (où, enfin, les scribes pouvaient s'arrêter de geindre sur les inconvénients que rencontrait leur administration à voir coïncider « leur » hiver, avec l'inondation, et les semailles avec « leur » saison de la sécheresse), ait été monumentalement consigné par les plus pieux des hommes et par un des plus grands pharaons. L'arrivée du flot, qui allait se répandre sur le pays, était donc, pour cette période bénie, l'instant où l'année fixe et l'année vague commençaient le même jour. Pharaon, Thot, Onouris, Shou, Hâpy — tous ces concepts pouvaient être évoqués par l'image du glorieux souverain apparaissant sur sa nacelle, nacelle qui, aux portes du pays de Ouaouat, avait pris son point de départ dès la seconde cataracte, pour progresser vers la métropole sur le cours du Nil scandé par les divers hémi-spéos qui pouvaient lui servir de reposoirs. Aux côtés du roi, très exceptionnellement, la reine avait pu figurer, comme on la retrouve derrière le souverain dans la salle-cour du petit temple lorsqu'il extermine les adversaires du Sud et du Nord. La reine, c'est Maât, c'est Tefnout, plus au Nord, Ouadjet, c'est aussi Hathor en Nubie. Plus tard, la nef d'Isis navigatrice, encore chère aux cœurs des Blemmyes, se substituera à ces symboles d'une théologie moins populaire, que l'on verra aborder à l'embarcadère de Philæ : Isis-Sothis sera fêtée au Jour de l'An dans le temple d'Assouan.

Ainsi donc, plus que tous les autres temples de Nubie, les deux spéos d'Abou Simbel devaient être en rapport avec les cérémonies qui préparaient au gonflement du flot pour assurer à l'Égypte son renouvellement et sa prospérité. Avant Ramsès, Thoutmosis III à el Lessiya, Horemheb aussi à Abou Oda, avaient conçu des grottes aménagées pour un rituel en rapport avec le fleuve et la royauté. Une étape maîtresse dans le chemi-

nement du flot était sans aucun doute consignée au Gebel Silsila : Horemheb et Ramsès II y laissèrent des marques. Et pour ce dernier roi, la partie antérieure du temple de Louxor et le Ramesséum — dont les murs et les plafonds de la salle astronomique portent des reliefs si déterminants — constituaient certainement le cadre de l'étape majeure de l'arrivée de la vague à Thèbes, lorsque les fêtes du Nouvel An, l'anniversaire de la couronne, et la fête d'Opet, pouvaient sanctionner le miracle, en pleine saison de l'Inondation.

Le petit temple d'Abou Simbel, cette extraordinaire matrice de pierre d'où Nofretari-Hathor, déesse et souveraine, devait chaque année redonner jouvence au souverain qui ramenait la Lointaine, souverain divinisé, « époux de l'Egypte », qui assurait ainsi la vie de la Terre Aimée — la petite grotte d'Abou Simbel, tout comme le grand spéos, est maintenant sauvée des eaux. L'un et l'autre ne domineront désormais plus un fleuve majestueux, large de plus de 1 600 mètres qui, chaque année en été, élevait son niveau jusqu'au seuil des sanctuaires ; la Nubie d'aujourd'hui n'est plus la Nubie d'hier, c'est la Nubie des premiers temps, la Nubie préhistorique. Les sanctuaires sont maintenant placés là où l'homme du paléolithique taillait le silex. Le « Lac Nasser » est immense, les horizons se sont partout éloignés. Deux fois par an, pourtant, au fond du grand sanctuaire, le 20 octobre et le 20 février, le soleil pénètre à nouveau pour ranimer trois des quatre statues du saint-des-saints — le dieu Ptah, situé à gauche des trois autres idoles, demeure quasiment dans l'ombre. Deux collines dominent le site où les eaux monteront régulièrement, d'année en année, jusqu'à la cote 186 au-dessus du niveau de la mer. A l'arrière de ces montagnes artificielles, les kilomètres de routes, qui ont remplacé la rocaille pendant les travaux de sauvegarde, demeurent et sont déjà utilisés par les touristes. Un hôtel est construit, un petit port est mis en service, et les maisons de style nubien qui abritaient les ingénieurs et leurs familles pendant les quatre années où plus de 2 000 techniciens, contre-maîtres et ouvriers

y ont vécu, seront aménagées en pavillons pour les nouveaux pèlerins de Ramsès II et de Nofretari.

La plus grande partie de l'opération de sauvegarde, avec la réédification des deux spéos d'Abou Simbel, est achevée. Les temples thoutmosides, ramessides, gréco-romains de Nubie sont presque entièrement reconstitués dans le nouveau pays de Ouaouat, au cœur des trois grandes régions surélevées à l'Ouest de l'ancien territoire : il ne reste plus, maintenant, que Philae. Le financement de l'opération est amorcé, les plans sont arrêtés, il suffit de trouver encore le complément de contribution. Peut-on douter qu'un élan si exceptionnel, qu'une aventure si belle, n'atteignent pas pleinement leur but ? En 1954, c'était un effort désespéré de prêche dans le désert, si l'on peut dire, qui déclenchait la Sauvegarde[1]. Le 22 septembre 1968, lorsque je vis, se mêlant aux groupes imposants des autorités internationales qui venaient inaugurer les deux sanctuaires dans leur nouveau site, et aux côtés de notre doyen à tous, — le représentant du Vatican, le cardinal Tisserant, — le délégué du gouvernement français, M. Yvon Bourges (pl. VII, *b*), sa présence me parut toute naturelle devant ces façades qui semblaient ne pas avoir été touchées. Le sable, poussé par l'éternel vent du Nord, était revenu se poser sur les épaules de grès du roi et de la reine. Et dans les creux de la pierre, les oiseaux étaient revenus faire leur nid, et continuaient de chanter au soleil levant.

Espérons que bientôt l'oiselle d'Isis retrouvera aussi son perchoir sur les murs du sanctuaire de la déesse, désormais sorti de l'onde boueuse, et reconstruit au sommet de l'île d'Aguilkia, entre l'ancien et le nouveau barrages.

1. Dans le *Jardin des Arts*, n° 11, p. 675-676, écrivais à cette date à propos d'Abou Simbel : « Une pareille source d'art et d'histoire, un site aussi célèbre, un témoignage qui constitue un des chaînons de l'évolution humaine, dépasse les frontières géographiques, et c'est aux élites du monde entier que devrait revenir l'honneur de s'unir pour conserver cette perle du patrimoine universel. Rien n'est impossible, et la préservation des deux temples d'Abou Simbel est certainement réalisable. Plus encore que de la technique, il s'agit d'une malheureuse question de financement ... le prix de revient d'une bombe atomique y suffirait probablement.' Il n'est pas pensable qu'un tel espoir soit déçu..., on croit donc être assuré que, quoiqu'il arrive, Abou Simbel ne doit et ne pourra pas mourir ».

LE TEMPLE DU SPHINX A GIZA ET LES DEUX AXES DU MONDE ÉGYPTIEN

S. SCHOTT

Dans l'Antiquité déjà, les sables du Désert Libyque recouvraient les ruines du temple qui se dressait devant le Sphinx de Giza. Le temple d'Aménophis II fut d'ailleurs édifié sur ces sables à un emplacement voisin. C'est Thoutmosis IV qui fit dégager le temple du Sphinx, comme il le rapporte sur la stèle érigée entre les pattes avant de celui-ci. Mais à l'époque moderne, le sable avait de nouveau tout recouvert. Mariette s'en plaignait en ces termes : « Ce ne sont pas des buttes... ce sont des montagnes. »

Au cours de travaux de dégagement entrepris par le Service des Antiquités d'Égypte entre 1925 et 1932, Pierre Lacau, alors directeur du service, découvrit, devant le Sphinx de Giza, les vestiges d'un temple. Les résultats de ces fouilles, conduites par Émile Baraize, ne furent pas publiés. Sélim Hassan, professeur à l'Université du Caire, poursuivit le dégagement du monument ; il fit paraître notamment *The Great Sphinx and it's Secrets*, mais sa fouille demeura inachevée, aussi le plan du temple, tel qu'il le donna dans son ouvrage, est-il incomplet.

Le Dr. Herbert Ricke, directeur de l'Institut Suisse, architecte et savant, obtint du Service des Antiquités la permission de reprendre cette fouille. Il entreprit de nettoyer à nouveau le terrain et de relever le plan de l'édifice dégagé. Le Dr Ricke prépare actuellement la publication de ses travaux dont les résultats furent présentés au Congrès des Orientalistes de Würzburg en 1968. Grâce à J. Yoyotte, l'Institut Suisse reçut

en dépôt, du Centre Documentaire d'Histoire des Religions de l'E.P.H.E., les notes prises par Pierre Lacau au cours du dégagement de Baraize et quelques centaines de photographies.

Je me propose de traiter ici des deux axes cultuels des temples dont l'existence, comme G. Posener l'a relevé, est liée à la conception égyptienne du monde ; or, l'architecture du temple du Sphinx met ces deux axes en évidence d'une manière surprenante

Devant le Sphinx, on voit sur le plan du temple (fig. 1) une cour à ciel ouvert de 30.45 m de large, soit 58 coudées égyptiennes. Cette cour a donc exactement la même largeur que celle du temple de la Pyramide de Chephren, mais elle est moins profonde. Ce fait est dû à la configuration du terrain qui, devant le Sphinx, est trop étroit pour permettre l'édification d'une cour plus vaste. Aussi un seul pilier occupe-t-il ses côtés sud et nord, alors qu'en cet endroit, la cour du temple funéraire de Chephren en possède deux. Devant les piliers qui bordent ces cours, il faut restituer, dans l'une comme dans l'autre, des statues du roi qui y étaient adossées. Dans la cour du temple du Sphinx, les bases de ces statues sont, au Sud et au Nord, plus larges que celles des côtés ouest et est. On peut supposer que ces bases plus importantes avaient été prévues pour des groupes de deux statues, de sorte que le total des statues ornant les piliers de la cour se trouve maintenu au nombre de douze, comme c'est le cas pour la cour du temple funéraire de Chephren

Derrière les piliers du premier plan, du côté ouest comme du côté est, se trouvent deux rangs de piliers de proportions moins colossales : six dans la première rangée et deux dans la seconde, encadrant une niche centrale. Cette niche est évidemment un emplacement cultuel dirigé, d'un côté vers le soleil levant, et de l'autre vers le soleil couchant. Dans les temples funéraires des pyramides, une telle disposition en profondeur n'existe que du côté ouest. Là, derrière plusieurs rangs de

N



Fig 1 Le temple du Sphinx à Giza. État final (d'après le Dr. Ricke)

piliers, s'ouvre une porte centrale qui mène vers l'intérieur du temple et son sanctuaire, alors que dans le temple du Sphinx les niches elles-mêmes paraissent être le lieu où se célébrait le culte du dieu solaire sous deux de ses aspects : le soleil vespéral à l'Ouest et le soleil matinal à l'Est, culte que domine toujours le Sphinx. Celui-ci se nomme, à Giza, Harmachis, Seigneur du Pays des Esprits. La divinité de sa nature est prouvée par des blocs provenant de sa barbe : taillés dans le même calcaire que le visage, ils montrent que cette barbe était incurvée comme celle d'un dieu.



Fig. 2

Au cours du nettoyage du terrain, une surprise attendait les fouilleurs : ils purent constater que le plan de la cour du temple avait été modifié par un élargissement de 3 m environ au Sud et au Nord, portant la façade du monument de 88 coudées à 100 coudées de large. L'espace ainsi gagné fut occupé, au Sud comme au Nord, par un rang de six piliers. Ce changement, à la fois compliqué et coûteux, ne peut avoir été entrepris sans rai-

son impérieuse. Le fait que l'on n'ait ajouté ni piliers secondaires ni niche centrale derrière les piliers du Sud et du Nord nous assure que, dans cette cour, le culte ne s'exerçait que dans deux directions : l'Ouest et l'Est. A midi, lorsque le soleil est haut, seul l'holocauste présenté sur un autel à ciel ouvert peut atteindre le dieu : cet autel devait se trouver devant les pieds du Sphinx. On remarque que dans les temples, les autels à ciel ouvert sont toujours placés dans la partie nord des cours ; ainsi peut-on s'expliquer que l'axe ouest-est du temple et l'axe du Sphinx soient décalés l'un par rapport à l'autre, l'axe du Sphinx passant à 7,50 m au Nord de celui du temple.

Si l'on ne considère que les piliers qui, en arrière des piliers ornés de statues, bordent la cour, on voit que celle-ci se trouve entourée de vingt-quatre piliers, six pour chacune des directions cardinales. Dans un temple consacré au culte solaire, le chiffre de vingt-quatre évoque les vingt-quatre heures du jour et de la nuit. Cependant, la distribution d'heures égales sur des longueurs inégales suscite une difficulté, car il s'agit ici d'une cour plus large que profonde ; cette inégalité est due à la modification du plan du monument.

Les anciens Égyptiens avaient une conception oblongue du monde : ils le voyaient à l'image de l'Égypte elle-même qui, du Sud au Nord, s'allonge presque en ligne droite le long de la Vallée du Nil. Dans l'unique carte ancienne qui nous ait été conservée, on constate que les mines d'or du Désert Oriental se trouvent sur la gauche du Nil, le Sud étant placé à la partie supérieure de la carte. Dans sa communication à l'Académie de Gottingen, *Sur l'orientation et l'ordre des points cardinaux chez les anciens Égyptiens*, G. Posener a démontré que, dans la langue et la littérature égyptiennes, la première place est donnée au Sud[1]. En ce qui concerne les deux axes du monde, il constate que « les Égyptiens observent, dans l'ordre canonique

1. G. Posener, *Nachrichten des Akademie der Wissenschaften in Göttingen*, 1965, 2.

la distinction des axes et placent le fluvial avant le solaire, ce qui donne Sud-Nord, Ouest-Est ». Dans une note, il ajoute qu'il existe des « transpositions » et que l'on peut « faire passer Ouest-Est avant Sud-Nord » ; il mentionne « de nombreux exemples dans les Textes des Pyramides, pour des raisons religieuses ».

La cour du temple du Sphinx, nous l'avons vu, symbolise un monde oblong ; cependant, la distribution des heures du jour sur les quatre côtés de cette cour et leur inégalité n'en demeurent pas moins surprenantes, car nous voyons le soleil se lever à l'Orient et se diriger en droite ligne vers l'Occident.

On trouve cependant aussi en Egypte des distributions qui nous paraissent plus naturelles. Sur les voûtes des sanctuaires par exemple, on ne voit que deux heures représentées sur les murs ouest et est qui soutiennent la voûte : ce sont la première et la dernière heure du jour et de la nuit. En cet endroit, comme sur la voûte elle-même, des figures du roi, coiffées d'une étoile, et par conséquent considérées comme des étoiles, saluent les heures qui entrent dans la chapelle sous la forme de déesses. Le roi, en sa qualité de souverain cette fois, est représenté assis devant une table d'offrandes sur les murs longs du sanctuaire. Les deux vaisseaux solaires sont figurés sur les parois est et ouest, la barque du jour à l'Est et celle de la nuit à l'Ouest, car Rê reçoit à l'Est et à l'Ouest les deux repas qu'il prend sur la terre.

Comme dans le temple du Sphinx, il y a dans ces sanctuaires deux centres cultuels dirigés, l'un vers le soleil levant et l'autre vers le soleil couchant. Les textes qui accompagnent les tables d'offrande répartissent de la même façon les deux repas du rituel funéraire. Le premier repas, le petit déjeuner, est précédé de rites de purification. Le texte compare la bouche du roi à la bouche pure d'un nouveau-né, lui offrant avant tout du lait, comme on le voit sur les sarcophages de reines de Deir el-Bahari ; ce repas est accompagné de rites d'habillement et de toilette. Le second repas, le grand dîner du soir, après un choix de rites, présente au roi un menu comprenant soixante-quatre plats.

Les heures paraissent, comme les chiffres d'un cadran, marquer le temps qui s'écoule entre les deux repas. Les figures du roi s'adressent aux heures : au cours de la journée, elles saluent le dieu solaire ; au cours de la nuit, leurs paroles sont destinées à protéger le roi, transformé par l'embaumement en dieu et en étoile. Les Textes des Pyramides le voient traverser le ciel, étoile parmi les étoiles, dans la suite du dieu solaire, pour le retrouver à l'Est, au repas matinal.

On sait que le roi Djeser édifia à Saqqarah la première pyramide de pierre. Ce même souverain fit bâtir à Héliopolis un petit sanctuaire dont on a retrouvé quelques fragments. Le temple était consacré aux neuf dieux d'Héliopolis. Ces dieux, de forme humaine, des mâles barbus, remercient le roi d'une seule voix pour le monument qu'il leur consacra.

Ces neuf dieux d'Héliopolis constituent une famille dont l'aîné, le créateur, s'appelle Atoum. Ce nom signifie le tout, le monde d'avant la création, encore vague, indéfini. Ses deux enfants, Shou et Tefnout, naquirent par hasard de sa bouche alors qu'il nageait dans l'eau du vide. Les enfants de ses enfants, Geb-la-terre et Nout-le-ciel, sont séparés par l'air, leur père Shou. Le sexe des divinités, on le voit, dépend du genre des mots égyptiens signifiant air, ciel, terre.

Selon cette mythologie, la déesse du ciel doit se dresser vers l'Ouest, car Rê, le soleil, est né d'elle ainsi que les étoiles. C'est pourquoi, dans certains Textes des Pyramides, la préférence entre les deux axes du monde est donnée à l'axe du ciel, comme G. Posener l'avait fait remarquer. On peut observer un phénomène identique dans l'architecture. Lorsque l'on suit l'évolution des monuments funéraires de l'Ancien Empire, on s'aperçoit que leur axe principal, à un moment donné, pivote.

A Saqqarah, la Pyramide à degrés domine un ensemble de cours et de bâtiments entourés d'un mur d'enceinte. Le monument ainsi délimité est placé parallèlement au Nil. L'axe du

pays qui unit la Haute à la Basse Égypte est ici l'axe dominant. Sur une vue de Giza, prise du sommet de la pyramide de Cheops en direction du Sud, on voit la pyramide de Chéphren et son temple funéraire L'axe dominant ouest-est est prolongé par la chaussée menant, au bas du plateau, au temple d'accueil qui se dresse à côté du temple du Sphinx A 15 km au Sud, on voit la Pyramide à degrés. Les cours des deux temples de Chéphren, son temple funéraire et le temple du Sphinx, sont, on s'en souvient, plus larges que profondes et conservent ainsi l'axe primitif. A cette époque, le sanctuaire d'offrande proprement dit n'existe pas encore ; le service funéraire se fait devant deux stèles érigées en plein air contre la pyramide même

Le sanctuaire d'offrande, tel que nous l'avons étudié plus haut, est introduit par les rois de la Vᵉ Dynastie et, dès son origine, ce sanctuaire est plus profond que large Sur le plan du temple funéraire de Sahouré, on constate que l'axe principal de la cour a pivoté, passant de Sud-Nord à Ouest-Est Les scènes d'offrandes qui décorent les parois du sanctuaire ne laissent aucun doute sur l'origine de cette orientation vers l'Ouest : elle est due au culte solaire qui répartit les rites de l'offrande entre les deux principaux repas du jour.

Les rois de la Vᵉ Dynastie ont édifié, sur un plateau situé à un peu plus d'un kilomètre au Nord de leurs temples funéraires, des temples solaires correspondant à un culte solaire additionnel. Des documents administratifs, provenant d'un de ces temples funéraires, montrent que les revenus destinés à l'entretien des cultes royaux ne parvenaient aux temples funéraires que par l'intermédiaire des temples solaires.

Le rituel des offrandes ne variera plus. Les temples funéraires vont conserver l'orientation ouest-est. A Thèbes, la capitale de l'Égypte au Nouvel Empire, dans les temples et les tombeaux, les plafonds sont parfois ornés de cartes et même de représentations du ciel

A l'Ouest de Thèbes, la montagne désertique sépare les temples funéraires des tombeaux royaux. Senmout, l'architecte de

la reine Hatchepsout, se fit creuser une tombe sous le site même du temple funéraire de la reine. Sur le plafond du caveau est représenté le ciel nocturne divisé en deux parties : au Sud, douze des trente-six décans marquent chaque nuit les heures ; au Nord, insérés dans l'espace disponible au-dessus des « étoiles qui ne se couchent pas », on voit douze cercles placés chacun sous le nom d'un mois. Ces cercles des douze mois de l'année sont divisés en vingt-quatre compartiments. Comme leur nombre l'indique, ces compartiments représentent les heures du jour et de la nuit.

On retrouve à nouveau ici ce rapport entre douze et vingt-quatre que nous avions remarqué dans la cour du temple du Sphinx entre les deux rangs de piliers si l'on accepte douze comme le nombre des statues qui ornaient les piliers du premier rang Il est séduisant alors de considérer que ces douze statues symbolisaient les douze mois de l'année.

Sur une horloge hydraulique, les douze mois sont encore indiqués Là, le calcul relatif des heures de jour et de nuit est tel que celles-ci s'allongent ou se raccourcissent au cours de l'année, entre le jour le plus long et le jour le plus court. Ces changements correspondent au mouvement du soleil vers le Sud pendant l'été, et vers le Nord pendant l'hiver Dans une cour qui exprime par ses proportions, comme c'est le cas pour la cour du temple du Sphinx, l'ordre géographique de l'Égypte, avec prédominance de l'axe sud-nord sur l'axe ouest-est, il semble naturel et même obligatoire d'indiquer ce déplacement du soleil, certes moins frappant que son mouvement journalier, mais sensible de mois en mois. L'ombre des piliers, par exemple, avance vers le Sud pendant six mois de l'année, puis recule vers le Nord au cours des six mois suivants. Les mois de l'année mettent ainsi en relief que Rê lui-même est soumis à l'axe naturel du monde

La mythologie d'Héliopolis accentue l'importance de la déesse Nout, comme mère de Rê, qui l'avale à l'Ouest pour le faire renaître le lendemain. Les textes parlent d'elle bien long-

temps avant qu'on ne l'ait représentée. Comme dans la tombe de Senmout, dans le tombeau de Séthi I, le plafond de la salle d'or représente, au-dessus du sarcophage, les deux moitiés du ciel nocturne. On remarque ici l'absence des cercles des douze mois de l'année, car les piliers de soutien de la voûte en tiennent lieu. Dans une pièce annexe, la déesse du ciel est figurée sous l'aspect d'une grande vache : Rê navigue sous son ventre dans ses deux navires. Datant du même règne, sur le plafond de l'Osiréion, le tombeau d'Osiris à Abydos, Nout, le corps nu, a été représentée à deux reprises.

Les textes qui accompagnaient ces représentations nous ont été conservés dans un livre astronomique d'époque grecque, avec une traduction en démotique et un commentaire. Le texte, correspondant au dos de la déesse, indique que la science astronomique était fondée sur le passage, tout naturel en Égypte, d'un des axes du monde à l'autre. De la région située au-delà du ciel, il est dit qu'elle s'étend sans limite vers le Sud, le Nord, l'Ouest et l'Est. Rê n'apparaît pas dans ce pays sans lumière et sans bruit. Il n'y a là ni dieux ni esprits. Ce système mythologique retrouve, à l'extérieur du monde connu, l'état qui précéda la création.

Une représentation tardive éclaire encore la conception du monde qu'avaient les anciens Égyptiens. Il s'agit d'une scène décorant un sarcophage du Metropolitan Museum (pl. VIII). Elle a été étudiée par J. J. Clère[1] pour expliquer un fragment de représentation analogue. On y voit la déesse Nout « figurant la voûte céleste ». Dans « l'espace ménagé entre les bras, les jambes et le corps de la déesse », on voit « des motifs originaux, dont le plus remarquable est la représentation sous une forme circulaire de l'Égypte et des régions qui l'entourent ». L'Égypte, ce sont les nomes de la Haute et de la Basse Egypte répartis sur le cercle, en commençant en haut, le Sud, et en allant vers la gauche, l'Est ; les nomes de Basse Egypte sont

1. J.-J. Clère, *MDIAK* 16, 30-46.

enregistrés à la suite en commençant en bas, le Nord et en allant vers la droite, l'Ouest.

La deesse Nout demeure à l'extérieur de ce monde. Penchée vers l'Ouest, elle avale le soleil et le remet au monde sous la forme d'un disque ailé. Sur cette représentation, on peut enfin distinguer clairement les deux axes du monde. Tandis que le cercle terrestre doit être vu comme un disque horizontal, la déesse est disposée verticalement par rapport à ce disque. Les deux axes du monde ne se trouvent pas sur le même plan. L'extérieur du monde mythologique, sans lumière et sans bruit, qui se trouve au-dessus de l'image de Nout dans l'Osireion, n'est pas indiqué ici.

La cour du temple du Sphinx semble cacher ces faits, mais une fois qu'on les a reconnus sur le sarcophage du Metropolitan Museum, on voit qu'elle les met en évidence. Le mouvement du soleil sur l'axe vertical s'y trouve en effet défini par les deux niches de culte. Les vingt-quatre heures du jour et de la nuit sont représentées par des piliers qui appartiennent au monde horizontal. Dans ce monde, Rê décrit son mouvement vers le Sud puis vers le Nord, suivant les saisons, comme l'indiquent les statues qui ornent le rang intérieur de piliers. Enfin, les deux rangs de piliers se répartissent autour d'une cour plus large que profonde, où domine l'axe naturel de l'Égypte qui est aussi, selon le livre de l'Osireion, l'axe de l'Univers.

LE DIEU SÉRAPIS ET LE GENIUS DE MESSALLA

Pierre GRIMAL

Dans le recueil des *Elégies* de Tibulle, une pièce de circonstance, écrite pour l'anniversaire de Valerius Messalla Corvinus, ami et protecteur du poète (*Elégies* I, 7) contient un hymne à Osiris. Hymne justifié par la carrière de Messalla, qui se rendit en Egypte, sans doute en 30-29 av. J.-C., après avoir écrasé la rébellion des gladiateurs d'Antoine, soulevés à Antioche Cet hymne a souvent retenu l'attention des historiens de la littérature latine et des religions égyptienne et romaine, mais il est sans doute possible d'en étudier le détail avec plus de précision que cela n'a été fait dans le passé

Tibulle chante les louanges d'Osiris. Il dit que le dieu est le premier à avoir fabriqué une charrue, travaillé avec le fer la terre encore tendre, confié des semences à la terre vierge et cueilli des fruits sur des arbres inconnus jusque-là. C'est Osiris aussi qui apprit à lier la jeune vigne à des pieux, à tailler la chevelure verte des pampres avec la dure serpe ; c'est à lui que l'on doit le suc délicieux du raisin mûr ; et c'est la liqueur du vin qui a suggéré l'art de mettre des mots sur une mélodie et aux danseurs de se mouvoir en cadence. Puis l'hymne s'élargit encore et le dieu qui, jusque là, était invoqué, au vocatif, sous le nom d'Osiris, est désigné, au nominatif, sous celui de Bacchus :

« Bacchus, il a donné au laboureur le moyen de dissiper l'accablement de son cœur épuisé par un long travail ; Bacchus,

il apporte aux mortels affligés un répit à leurs peines, même si, sur leurs jambes, résonne le choc de chaînes dures » (*Ibid.* 39-42) Puis, sans aucune transition, le dieu reprend le nom d'Osiris : « non, à toi ne conviennent pas, Osiris, les noirs soucis ni le deuil ; ce qui te convient, ce sont les danses, les chants, l'amour joyeux, des fleurs de toute couleur, et le front couronné de corymbes, et une longue robe safran descendant jusqu'à tes pieds délicats, et des vêtements tyriens, et la flûte à la douce musique, et la corbeille légère qui recèle les objets secrets du culte » (*Ibid.* 43-48)

On voit que Tibulle identifie totalement Osiris et Bacchus, et prête au premier des attributs considérés généralement comme appartenant au second — telle la robe safran (la « crocote » traditionnelle de Dionysos) ou encore la ciste des mystères. Que faut-il penser de cet hymne ? N'est-il que l'expression d'une vulgate, une variation brillante sur des thèmes vagues, des lieux communs depuis longtemps vulgarisés et que, seule, l'actualité de la conquête (nous sommes en 27 ou 20 av. J.-C., trois ou quatre ans, donc, après la prise d'Alexandrie et la réduction de l'Égypte en province romaine) mettait à la mode ? Ou ne peut-on espérer du poète, dont l'amie de naguère, Délie, était une initiée isiaque, un témoignage plus exact et précis sur la religion d'Osiris, telle qu'elle apparaissait alors à un Romain ?

L'assimilation d'Osiris et de Dionysos est ancienne. Elle est déjà traditionnelle au temps d'Hérodote (II, 42). Mais si l'on prend garde aux termes dont se sert celui-ci, on s'aperçoit que cette identification n'est pas le fait des Grecs, comme on pourrait le penser, mais celui des Égyptiens eux-mêmes qui « reconnaissaient » leur Osiris dans la personnalité de Dionysos. Cela, au plus tard, au Ve siècle de notre ère, en un temps où, depuis longtemps, la religion grecque, pratiquée par les colons de Naucratis, était familière aux Égyptiens et aussi à ceux d'entre eux qui voyageaient, pour leurs affaires, dans les îles de l'Égée.

Tibulle attribue à Osiris l'invention de l'agriculture On dit

généralement qu'il se conforme ainsi à une tradition hellénisante, représentée pour nous par Plutarque et Diodore de Sicile. On ajoute aussi parfois que cette tradition a été influencée par l'assimilation du dieu avec Dionysos. Mais cette conception ne saurait être admise. Dionysos n'a jamais passé pour l'inventeur de l'agriculture ; tout au plus, dans la légende d'Ikarios et d'Érigoné, a-t-il donné le vin et la vigne aux paysans de l'Attique ; les « patrons » de l'agriculture, pour les Grecs, sont les héros éleusiniens, Triptolème surtout. Au contraire, bien avant que Dionysos n'ait acquis sa personnalité hellénique, Osiris était considéré comme un roi divinisé, à cause des services qu'il avait rendus aux hommes et, notamment, parce qu'il leur avait appris les arts agricoles (Stèle du Louvre n° C 286, datée de la première moitié de la XVIIIe dynastie ; v. Moret, in *BIFAO* 1930, p. 725-50, principal témoin, mais non le seul, de cette tradition « evhémériste » avant la lettre) [1]. Il est difficile d'exclure des composantes les plus anciennes de la personnalité du dieu cette tradition du « bon roi », du « civilisateur », qui avait enseigné aux Égyptiens la sédentarité, la culture et, en général, les règles de la vie sociale. Et Plutarque (*De Iside*... 356 b), qui considère cette tradition comme authentiquement égyptienne (en quoi il est plus clairvoyant que certains historiens modernes), ajoute que ce fut l'une des raisons qui incitèrent les Grecs à accepter l'identification (proposée par les Égyptiens, nous l'avons vu) d'Osiris et de Dionysos, moins parce que celui-ci aurait, lui aussi, apporté aux hommes les premiers arts de la paix, que parce qu'il était présenté comme un « conquérant pacifique », gagnant les cœurs par le charme de sa parole, au lieu d'imposer sa loi par la violence.

Mais cette réflexion de Plutarque est tardive ; la raison qui avait fait reconnaître par les Égyptiens leur dieu Osiris dans le Dionysos grec est bien différente. C'est essentiellement parce qu'Osiris, dès les textes des pyramides, est désigné comme le

1. M. le professeur Posener veut bien nous signaler un témoignage concordant, un passage des *Aventures d'Horus et de Seth* (G. Lefebvre, *Romans et contes égyptiens*..., p. 200). Nous l'en remercions bien vivement.

« maître du vin » (§ 820 *a* - P 98 et 1524 *a* - P 697) ; et l'antiquité de ce témoignage interdit de penser, comme on l'a fait, que les rapports d'Osiris avec le vin soient dus à l'influence du Dionysos grec.

Donc, si Tibulle identifie Osiris et Bacchus, il ne fait que se conformer à la tradition égyptienne. Mais le poète prête au dieu des caractères qui, en apparence au moins, ne conviennent pas à Osiris. Et d'abord son costume. Cet Osiris-Dionysos de Tibulle est couronné de fleurs et de lierre ; il est revêtu d'une longue robe safran qui lui descend jusqu'aux pieds. Nous savons que cette image ne répond nullement à l'iconographie d'Osiris représenté, à toutes les époques, avec une robe étroite, gainé, et jamais, comme Dionysos, avec la longue robe asiatique. La solution est évidente : ce n'est pas au type iconographique d'Osiris que pense Tibulle, mais au dieu Sérapis.

Nous connaissons assez bien l'iconographie de Sérapis. Contentons-nous de citer la description qu'en donne Rœder (art. *Sarapis*, in *R.E.* I A, col. 2424) : « le dieu est représenté sous la forme d'un homme assis sur un trône, avec une longue barbe et des cheveux bouclés, entièrement enveloppé d'un vaste vêtement à larges plis ; sur la tête un boisseau. La main gauche levée tient un long bâton sur lequel le dieu s'appuie ; la main droite, allongée, repose sur la tête d'un chien Cerbère à trois têtes, couché à ses pieds ». Cette statue est une œuvre hellénistique, création de Bryaxis, qui a uni en elle des traits composites, empruntés à la fois à Hadès, à Asclépios et, surtout (en particulier le costume) à Dionysos. Ainsi que l'a montré Ch. Picard (*Manuel d'archéologie grecque*, IV, 2, 1, Paris 1954, p. 320 et suiv.), Bryaxis a utilisé pour sa création le Dionysos-Sabazios-Sardanapale de Praxitèle, dont une réplique se trouve au Musée du Vatican (Dionysos de Monte Porzio). On rapprochera de ce Dionysos pensif, barbu, bouclé, le dieu que représentent les monnaies de Naxos, dans la tradition du mythe d'Ariane, semble-t-il, que la légende situait dans la métropole de la colonie sicilienne. C'est Dionysos dieu mystique, dieu des

morts, dieu du salut et de la résurrection, qui a fourni une bonne partie de sa personnalité iconographique à l'Osiris-Apis qui est devenu Sérapis, par la volonté des Ptolémées.

Mais Tibulle n'a-t-il pas été dupe de cette assimilation, n'a-t-il pas tiré le dieu égyptien dans le sens du Dionysos grec ? Nous avons déjà constaté, à propos du rôle civilisateur reconnu à Osiris, que, sur ce point au moins, c'est la tradition théologique des Égyptiens qui l'emporte. N'en serait-il pas de même pour les autres attributs que Tibulle prête au dieu qu'il chante ?

Un premier point mérite de retenir l'attention. Tibulle attribue à Osiris-Bacchus le pouvoir d'apporter « aux mortels affligés un répit à leurs peines, même si, sur leurs jambes, résonne le choc de chaînes dures » (39-42). On pourrait penser que Tibulle se livre ici à une simple variation sur l'épithète, classique, de « Dionysos libérateur ». Mais il est rare que cette épithète soit interprétée aussi littéralement. Ce texte nous semble s'éclairer si l'on en rapproche une curieuse anecdote rapportée par Plutarque (*Vie d'Alexandre* 73, 4) : au temps où Alexandre vivait ses derniers jours à Babylone, on découvrit un jour, assis sur les vêtements du roi et la tête ceinte du diadème royal, un jeune homme, nommé Dionysios de Messénie. On l'arrêta, on l'interrogea, et l'homme répondit qu'il avait été amené récemment dans le pays, enchaîné, pour répondre d'une accusation ; que le dieu Sérapis lui était apparu en rêve, avait détaché ses fers et lui avait ordonné d'agir comme il l'avait fait. Telle fut la première manifestation du dieu. On rapprochera de cette anecdote, évidemment sacrée, l'institution, au demeurant assez mystérieuse, des *catochoi* de Sérapis, qui vivaient, prisonniers volontaires du dieu, enfermés dans son sanctuaire, jusqu'au jour où, en songe, Sérapis leur apparaissait et leur annonçait la fin de leur captivité. Il est très vraisemblable que Tibulle a fait allusion, discrètement, et en profitant de l'épithète traditionnelle de Dionysos, mais en la précisant d'une façon inhabituelle, à ce pouvoir particulier de Sérapis.

D'autre part, Tibulle attribue à l'Osiris dont il parle « les

danses, les chants, l'amour joyeux... ». L'ami de Délie ne pouvait pas ignorer le côté sombre de la religion osirienne. C'est donc à l'Osiris joyeux qu'il pense, à celui qui ressemblait à Dionysos et que l'Égypte connaissait depuis des millénaires .Si, au moment où l'on coupait la première gerbe, les moissonneurs chantaient, en l'honneur du dieu, un chant désolé, quelque temps plus tard, à la fête *ouag*, qui avait lieu le 17[e] jour du premier mois de l'année (*Le Livre des Morts*, trad. Barguet, p. 250, n. 18), c'étaient au contraire des réjouissances, des beuveries surtout, en l'honneur d'Osiris. La fête *ouag* est attestée par les Textes des Pyramides, aussi bien que par le Livre des Morts. Et il est permis de penser qu'elle survécut longtemps, puisque Diodore de Sicile et Tertullien y font allusion (Diod. Sic., 1, 17 ; Tert., cité par Moret, *Mélanges Capart*, Bruxelles 1935, p. 311-42). Osiris y intervient comme « seigneur du vin », et le sens de ce patronage nous apparait par les chants de harpistes, où l'on voit que le vin est considéré comme une véritable liqueur d'immortalité, destinée à vivifier le *ka* du défunt (Stracmans, in *Mélanges L.Th. Lefort*, Louvain 1946, p. 205 et suiv.) ou, pour reprendre une formule heureuse du Prof. Schott (*Der Gott des Harfenspiels, Mélanges Maspero* I, p. 458), « par l'intermédiaire de la boisson, la barrière entre la vie et la mort se trouvait abolie ». Une peinture sur papyrus, qu'avec une grande obligeance, a bien voulu nous communiquer le Prof. Schott, montre le dieu présidant à la résurrection, tandis qu'un rameau de vigne pousse jusqu'à lui (pl. IV-V). Il n'est pas douteux qu'Osiris, dieu de la vie, n'ait été à ce titre, un dieu du vin.

Deux textes provenant du tombeau de Pétorisis (et, par conséquent, voisins dans le temps du voyage d'Hérodote) sont fort instructifs à cet égard. L'un des défunts ensevelis dans le tombeau dit aux vivants : « Venez, je vous guiderai vers le chemin de la vie... Buvez, enivrez-vous, ne cessez de faire la fête, suivez les inspirations de vos cœurs dans le temps que vous êtes sur terre ». Et les vignerons du mort disent : « Viens, ô maître, vois tes vignes... Bois, enivre-toi, ne cesse pas de faire ce

que tu aimes, et que l'eau t'advienne comme tu le souhaites » (Stracmans *o. c.*, p. 213). On pensera que cette « eau » qui doit venir au mort est celle de la résurrection, cette vie que promet Osiris et qu'il donne à l'Égypte (donc à l'univers), avec la crue féconde du Nil.

On voit que la tradition du vin comme liqueur d'immortalité n'est nullement un privilège des Aryens, qu'elle existe aussi dans la religion osirienne et, par conséquent, est présente dans la personnalité théologique de Sérapis. Et cette croyance s'accorde admirablement avec la religion de Dionysos, dieu, lui aussi, de l'ivresse mystique et vivifiante.

Or, que demande Tibulle à cet Osiris qu'il convie aux fêtes de Messalla ? « Viens, lui dit-il, et célèbre avec nous le Génie par des jeux, célèbre le Génie par des danses, et inonde nos tempes de flots de vin pur » (vers 49-50). Les vers du poète romain font à l'exhortation des harpistes égyptiens un écho si proche qu'il n'est pas possible de croire à une rencontre fortuite. Il faut que Tibulle n'ait pas ignoré les aspects joyeux de la religion osirienne, ceux sur lesquels avait mis l'accent la théologie de Sérapis, mais qui ont leur origine dans les couches les plus profondes de la religion égyptienne.

Le *Genius* des Romains est assez proche du *ka* des Égyptiens ; il est la vie même de la personne, l'aspect divin de la force vitale qui l'anime, ainsi que l'a opportunément rappelé G. Dumézil dans un livre récent (*La religion romaine archaïque*, Paris 1966, p. 352 et suiv. contre K. Latte, qui accepte la conception vieillie d'un *Genius* personnifiant le pouvoir procréateur de l'homme) : « si mon Genius est ainsi, à la fois ou suivant les points de vue, écrit M. Dumézil, la personnalité qui s'est constituée à ma naissance, un double de moi, présentant mes caractères et mes goûts, et enfin un être séparé de moi qui me protège... », on ne pourra manquer d'être frappé par la ressemblance de ce Genius avec le *ka*. Osiris-Sérapis est tout indiqué, comme seigneur du vin, maître de la fête *ouag*, pour présider au *dies natalis*, qui est la fête par excellence du Genius chez

les Romains. On sait que, parmi eux, les bons buveurs, et tous ceux qui aimaient le plaisir, étaient censés « faire plaisir à leur génie » (*indulgere genio*). Ne nous étonnons pas que Tibulle, fêtant l'anniversaire de son ami, qui revenait précisément des bords du Nil, ait placé cette célébration sous l'invocation du grand dieu d'Alexandrie, maître des beuveries, aussi bien en la fête *ouag* que dans le rite des funérailles qu'il transforme en une promesse d'immortalité. Toutes ces potentialités d'Orisis, qui se retrouvaient en Sérapis, ne se retrouvaient pas en Dionysos. Il est certain que le «Dionysos égyptien », tel qu'il était adoré à Alexandrie, sous les traits de Sérapis, conservait beaucoup d'Osiris, plus qu'il n'empruntait au Dionysos hellénique. Un « miracle » dont, peut-être, Messalla avait été le témoin, nous en apporte un curieux témoignage.

Plutarque nous raconte en effet que, lors du siège tout récent d'Alexandrie par les troupes d'Octave, alors qu'Antoine, enfermé dans la ville, attendait l'assaut final et n'avait plus rien à espérer, voici que, pendant la nuit, se fit entendre soudain une musique étrange, comme celle des instruments qui accompagnaient ordinairement les processions bachiques. On entendait aussi les cris joyeux que poussent bacchants et bacchantes en ces occasions. On eût dit un cortège invisible qui traversa la ville et sortit par la porte qui se trouvait dans la direction de l'ennemi. Et, conclut Plutarque, « ceux qui cherchèrent à interpréter ce présage jugèrent que le dieu, à qui Antoine cherchait le plus à ressembler et dont il était le familier, venait de l'abandonner » (*Vie d'Antoine*, 75, 3-4). Antoine voulait, on ne l'ignore point, ressembler à Dionysos. Mais surtout parce que Dionysos-Sérapis était le parèdre d'Isis, à qui s'identifiait Cléopâtre. Le couple royal était l'hypostase du couple divin. Le présage prend alors tout son sens : le dieu qui passe à l'ennemi n'est pas le Dionysos grec, ni le Liber Pater romain, mais Ouser-Apis, Sérapis, le dieu dynastique des Polémées. Isidore Lévi rappelle, à propos de Sérapis et de son culte (*Sarapis, Revue de l'histoire des religions*, LXI (1 & 10), p. 177 et suiv.), la croyance, vivante au temps

des Lagides, en la présence réelle de la divinité, qui venait de temps en temps habiter sa statue et s'envolait, à l'occasion, vers le monde céleste, lorsqu'elle cessait de vouloir intervenir directement dans les affaires humaines (voir à ce sujet Erman, *Aegyptische Religion*, 2e éd., p. 276). L'anecdote, rapportée par Plutarque, illustre excellement cette croyance. Sérapis, quittant la ville, abandonne le dernier souverain lagide pour se mettre au service d'Octave. Il s'éloigne avec son cortège joyeux, avec ses chants de bon augure, toute cette liesse, inséparable de la royauté, qui confère non seulement la puissance sur les hommes mais la survie « en Osiris ». Tibulle, dans les vœux qu'il forme pour Messalla, n'est donc pas loin de penser et de sentir comme les Égyptiens d'Alexandrie, en cette nuit tragique qui précéda la chute de la ville.

D'où lui vient une telle connaissance des choses religieuses d'Égypte ? De Messalla lui-même qui lui aurait raconté et décrit les rites du dieu à Alexandrie ? Peut-être plutôt de ce que lui avait confié Délie de l'enseignement dispensé, à Rome même, par les prêtres d'Isis et de Sérapis, dont elle était fort dévote. Car la connaissance qu'il possède ne se borne pas à des détails pittoresques, elle implique une certaine familiarité avec les *hiéroi logoi* du dieu ; bien plus, une sympathie, voire une communion, avec l'esprit des fêtes que comportait la religion de Sérapis. Il faut qu'il ait partagé avec Délie — comme il avait partagé avec elle, en s'en plaignant, l'abstinence des jours de deuil — qu'il ait partagé avec elle la plénitude des « jours heureux », comme les désignent les harpistes, toute cette joie qu'il souhaite pour son ami, au jour anniversaire où chaque parole, chaque geste, chaque rite sont calculés pour que soit exaltée la force vitale du Genius.

Ce que Messalla avait pu raconter à Tibulle, et qui venait illustrer les préceptes des prêtres, c'était la dévotion si singulière dont était entouré le Sérapéum de Canope. Là, si l'on en croit Strabon (XVII, 17, p. 801 c), des foules de pèlerins se rendaient, nuit et jour, par le canal, pour prier le dieu et lui

demander des songes prophétiques. Ils venaient sur des barques, jouant de la flûte, dansant, buvant, se livrant à la fête sans aucune retenue, hommes et femmes, dans l'exaltation de leur allégresse, vivant de toutes leurs forces, afin de prendre comme un avant-goût de la vie sans fin que leur promettait le dieu. C'est cet Osiris-là dont Tibulle nous dit qu'il est le maître et l'instigateur de la danse et des chants.

L'Égypte osirienne apparait dans cette perspective comme la terre heureuse par excellence, celle où se réalise le plus visiblement l'idéal épicurien, qui est alors celui d'un grand nombre de Romains — et, précisément, celui de Tibulle et, sans doute, celui de Valerius Messalla en sa jeunesse, lorsqu'il écoutait (peut-être) les leçons de l'épicurien Siron, sur les rives de la baie de Naples. On comprend mieux le sens attaché par les Romains qui l'importèrent à la mystérieuse mosaïque de Palestrina, qui donne une image si sereine d'une Egypte où les hommes semblent mener une vie de fête, sous des tonnelles semblables à celles que décrivent les chants des harpistes. Tout cela explique l'attrait spirituel exercé sur les âmes par la religion égyptienne, au terme de ce syncrétisme dionysiaque dont nous avons découvert les origines, égyptiennes, au temps d'Hérodote. Sur cette terre des dieux, le Dionysos barbare, aux mystères sanglants, le chorège des orgies forcenées, était devenu le seigneur grave des jours heureux et, ce qu'il n'avait jamais été en Grèce, un maître de sagesse et de mesure.
